

Behigorri

Écologie féminisme et imaginaire



n°4 - septembre 2022 - Les ruminant.e.s



Édito

Les mots, la poésie, donnent sens à la souffrance, à la gaîté, à l'angoisse, à la colère, à la tendresse... Ils exorcisent ou invoquent. Ils peuvent aussi faire advenir le pire ou le meilleur. L'imaginaire n'est pas neutre, il façonne nos émerveillements et nos peurs, notre empathie émotionnelle, nos relations aux morts...

La poésie nous incite à porter l'attention hors de nous-mêmes, sur le monde et les autres. Les correspondances, les métaphores, les allégories qu'elle enfante sont comme une liqueur douce-amère qui nous pénètre si intensément qu'elle peut, parfois, nous faire sombrer dans la folie.

C'est qu'il peut être dangereux de voir par-delà les apparences, de pénétrer les systèmes solaires des autres, d'accepter les spirales qui se croisent, se nouent, se mélangent, se divisent et s'éloignent sans jamais rompre le lien. D'un univers à l'autre une myriade d'enchantements, de terreurs aussi, nous enveloppe comme une seconde peau.

Pour ne pas tomber, ne pas être la victime de l'hostilité des hommes amoindris, il nous faut accepter les limites de notre incarnation, ne jamais désertier nos corps.

« Je suis habitée par un cri. Chaque nuit il sort, les ailes battantes, à la recherche, avec ses crochets, de quelque chose à aimer. Je suis terrifiée par cette chose noire qui dort en moi. »

Sylvia Plath

Sommaire

<i>Harpie en forêt obscure</i> , Ana Minski.....	p. 3
<i>Rêve animal</i> , Aline Recoura.....	p. 5
Illustrations de Zazie et Lola	
<i>Amélie Tiganus : Survivante de la prostitution et Antispéciste</i> , #CAPP.....	p. 9
Illustration d'Ana Minski	
<i>Instinct</i> , Melissa Roche.....	p. 20
Illustration de Lola	
<i>Encore</i> , Tan Elbaz.....	p. 21
Illustration de Lola	
<i>unicA ou le morcellement</i> , Marianne Desroziers.....	p. 22
Illustration de Vanessa L'Ourse	
<i>Ma soeur peut-être</i> , Melissa Roche.....	p. 26
Illustration de Lola	
<i>Celle des larmes</i> , Jade Blanc-Loiret.....	p. 27
<i>J'ai froid</i> , Vanessa L'Ourse.....	p. 29
<i>Furie</i> , Ana Minski.....	p. 31
<i>Androcapitalocène :</i>	
recension du livre de Catherine Albertini.....	p. 33
Illustration de Sèverine Hettinger	
<i>La dernière pluie</i> , Jade Blanc-Loiret.....	p. 49
Illustration de Zazie	
<i>Le jardin des livres</i> , Lolidol.....	p. 51
Illustration de Lola	
<i>Pardonnez-moi pour se reconstruire après un trauma : info ou intox ?</i> Francine Sporenda.....	p. 54
Illustration de Cathy Garcia-Canalès	
<i>Deux poèmes</i> , Cathy Garcia-Canalès.....	p. 66
Illustration de Cathy Garcia-Canalès	
<i>L'ensorcelée</i> , Ana Minski.....	p. 67
Illustration d'Ana Minski	

Harpie en forêt obscure

..

Harpie, Harpie en forêt obscure... À chaque pas s'enfonce plus avant. À chaque pas un peu plus loin des hommes. Dans le grouillement d'une forêt d'automne, elle s'enfonce sanglotant.

Que de bavardages dans cette forêt obscure... des revenants s'agitent comme des fruits mûrs sur des arbres hennissant. Ruades de branches, galops de racines et d'herbes, les coléoptères et les vers ont tous visage humain. Atrax sans venin, ses mandibules hargneuses marchent à grand pas.

Sur la plus haute branche, un gui chuchote : « La voilà. Encore indifférente. Pas un regard, pas un sourire. J'attends, attentif, aux aguets... Quand elle s'allongera pour se reposer, je me glisserai près d'elle. Je veux la déposséder. » Harpie ne l'entend pas. Harpie n'entend, à travers ses sanglots, que le murmure des racines :

« Nous voulons courir dans la lumière, courir dans un désert, dans une clairière, qu'importe. Nous voulons courir et voler comme des libellules, des papillons, des lucioles. Bourdonner dans les rayons du jour et butiner des phénomènes, des sensations, des rires... Mais pour voler ces liqueurs essentielles, il nous faut d'abord nous mutiler, nous recoudre, ne pas craindre les stigmates, les sutures, la marque du temps, les déboires et les douleurs. Et surtout, il nous faut vaincre la fatigue, le dégoût, la contagion et la rage du vampire impuissant. »

Comme un ruisseau, le murmure ne se cristallise pas, il est une répétition différente à chaque fois, ni plus précise ni plus vague, autre chose dans une même chose. Il procède par bonds, imperceptibles jusqu'à... ce que l'œil écoute.

Une harde de sangliers – laies, marcassins et ragots – se rue vers elle et la traverse. Émerveillement. Rencontre fugitive à l'empreinte tenace. La voilà, essoufflée, à quatre pattes dans les sous-bois. Elle renifle, mange la terre, se vautre dans la tourbe, grogne... « policée ne plus être, pour mieux se connaître ». Le ruissellement de la décomposition des éléments vivants au bord de la langue... hannetons, hannetons... larves dans ses cheveux et sur ses doigts... allongée sur un tronc dévoré par les xylophages, elle recueille le grouillement du temps... paupières ouvertes, cristallin sec. « N'est pas ceci, n'est pas cela, *ad nauseam*... Mais qu'est-ce ? »

Encéphalogramme plat, cardiogramme plat et pourtant... au niveau des pores quelque chose s'agite... quelque chose vibre... comme des bouches absorbant l'espace... À la surface de son corps : exuviation d'arthropodes jusqu'à l'Imago. Toute sa circulation : arêtes et crêtes. Ses membres : système radicaire mycorrhizé... tic tac tic tac tic tac : la chouette hulotte l'éveille.

Ana Minski

Extrait du roman *Animaux en terres humaines*

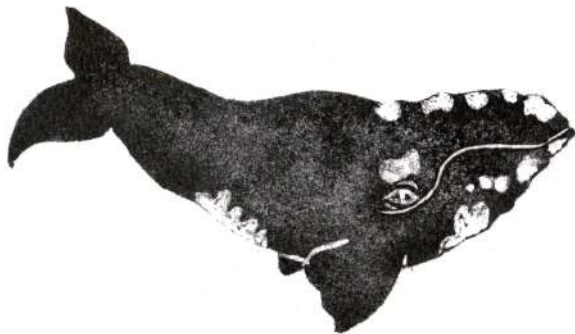
« Les vrais compagnons, ce sont les arbres, les brins d'herbe, les rayons du soleil, les nuages qui courent dans le ciel crépusculaire ou matinal, la mer, les montagnes. C'est dans tout cela que coule la vie, la vraie vie, et on n'est jamais seule quand on sait la voir et la sentir. »

Alexandra David-Néel

Rêve animal

Tu existes
poussé par l'éventail des jours
un plus un et encore un
dans mes muscles
mes danses du matin
dans les ailes du lit
Des mots traversés
des pas immobiles
m'empêchent
de me jeter sur ta bouche
d'attraper tes épaules
de passer ma main dans tes cheveux
J'ai perdu mon envie
d'ouvrir mon cœur
quand la terre pleure
Les mots bouillis
sentent rien
sentent vide
déshabillés de mémoire
de souvenirs
de vécus même imaginaires
ils passent
ne laissent aucune trace
un vaste tas de sons illisibles
écrasé sous les non-sens
comme si c'était ça rêver
inventer n'importe quoi
écrire n'importe quoi

pourvu que ça sonne rêve
que ça ressemble à du beau
quand ça veut ressembler
les saveurs s'exilent
avec l'émotion elles se font la malle
Des mots que je traverse
autant de lettres inversées
seulement vingt-six
pour écrire tout ça
tu existes si fort
que je te cache
sous la pile de draps mal pliés
plus tard
bientôt
tu seras palpable
je pourrai t'écrire
toute la nuit
tous les jours
Pour l'instant
tu n'es pas là
je rêve animal



Le lièvre prend des pauses
La tortue ne s'arrête jamais

Passer du lièvre à la tortue
est-ce passer de la libellule au poisson

Passer du têtard à la grenouille
c'est tout naturel
mais passer du lièvre à la tortue
comment faire
et de la libellule au poisson

Aujourd'hui avec une baguette magique
tout est possible
c'est pour ça
que le lièvre en nous
prend son mal en tortue
pour traverser les heures
doucelement mais sûrement
lentement
à pas lourds
un rythme rempli l'espace
le temps d'une course
d'un ravitaillement
d'un jeu avec les enfants
d'une dispute pour entretenir le lièvre
d'une sieste au nez de la tortue
C'est pareil pour la libellule
devenue poisson elle fabule
même en télétravail
dans son aquarium

elle voit le monde comme
un post- scriptum
elle pense à la liberté

Métamorphose provisoire
métamorphose illusoire

Tortue poisson
on vit tous la lenteur
dans le même marécage
avec une photo
de libellule ou de lièvre
en fond d'écran
et de curieux présages

Aline Recoura



AMELIA TIGANUS : Survivante de la prostitution et Antispéciste (entretien)

« C'est dans les yeux d'une vache que j'ai lié le féminisme et l'antispécisme »

Je me suis rappelée que j'aimais les vaches ; j'aime leurs yeux, leurs cils. À ce moment-là, je me suis vue dans cet élevage. Si nous mettions des femmes à la place des vaches, cet élevage deviendrait une maison close.

Amelia Tiganus est née en Roumanie, mais c'est le Pays Basque qu'elle a ce jour pour maison. C'est à l'âge de 13 ans qu'elle a été violée. Victime de trafic sexuel, elle a vécu 5 ans emprisonnée dans le système prostitutionnel. Elle en est sortie et a laissé cela derrière elle il y a maintenant 12 ans. Elle est maintenant militante féministe ; mais également végane et antispéciste. C'est même plus particulièrement une guerrière. Une femme habile qui a réussi à sortir d'un chemin lent et rude.

Comment es-tu arrivée au Pays Basque ?

Je suis arrivée en Espagne et je suis venue ici pour la première fois au bout de trois mois. Tous les 21 jours, j'étais déplacée d'une maison de prostitution à une autre, et l'un de ces changements de lieu m'a amenée ici. Je me souviens avoir été touchée par les paysages du Pays Basque. J'avais l'impression d'être dans un autre pays. J'ai trouvé qu'ici les villages ressemblaient à des lieux comme l'on pouvait en lire dans les histoires. Il y a même du brouillard en juillet ! Cela m'a

beaucoup émerveillée.

J'ai été piégée dans le système prostitutionnel pendant cinq ans, emmenée dans plus de 40 maisons closes et parfois renvoyée au Pays Basque. Au bout de cinq ans, ma tête et mon corps ont commencé à être submergés. Ce moment-là, j'étais au Pays Basque. Aussi, j'ai alors décidé de rester ici. J'ai senti que c'était l'endroit idéal pour recommencer ma vie de zéro. J'ai quitté la maison close et j'ai commencé, trois jours plus tard, à travailler comme serveuse dans un bar ; j'y ai travaillé pendant 11 ans.

Jusqu'à ce que tu deviennes une militante abolitionniste. Comment as-tu décidé de franchir cette étape ?

J'ai commencé ce chemin quand j'ai rejoint le mouvement féministe. J'ai découvert le féminisme et pris conscience du pouvoir et de l'influence du patriarcat. Les questions que j'avais dans ma tête ont soudain trouvé des réponses, et toutes les pièces se sont finalement rassemblées. C'est à ce moment-là que j'ai arrêté de ressentir de la peur, de la culpabilité et de l'embarras, j'ai commencé à me sentir en colère. Une grande rage. Pas tant à cause de tout ce que j'avais vécu, mais à cause de la façon dont je l'avais vécu. C'est ressentir cette peur, cette culpabilité et cette honte qui a créé cette colère en moi. Je me suis rendue compte que ces sentiments ne m'étaient pas destinés, et que je devais les partager avec l'humanité toute entière pour que toutes les personnes qui acceptent ces situations ressentent cette peur, cette culpabilité et cette honte.

Je me suis lancée dans un profond processus de réflexion, d'apprentissage et d'analyse des théories féministes ; ce qui m'a permis de me réconcilier avec moi-même. J'ai bien vu que je ne pouvais pas m'arrêter là, qu'il était de mon devoir éthique de travailler pour changer les choses.

Cette prise de parole publique et partager ton expérience t'ont-elles aidée dans ton processus ?

Je ne vois pas ma vie autrement. J'ai l'impression que je dois faire ce que je fais. On m'a déjà demandé si j'avais peur. Je la ressens occasionnellement parce que j'apparais en public et que je suis exposée. Mais je dois le faire. Je ne peux pas revenir en arrière. Toutes les souffrances que j'ai vécues ont désormais un sens.

Tu as dit que dans cette situation, pour continuer d'avancer et de rester en vie, tu deconnectais ta tête et ton corps. Cette période où l'on t'a opprimée a créé une rupture en toi. Cette rupture a-t-elle eu lieu avant d'atterrir dans la prostitution ?

Quand j'avais 13 ans, cinq hommes m'ont violée. C'est alors que ces processus de dissociation ont commencé. Mais ils ont aussi quelque chose à voir avec une situation antérieure. Ils ont quelque chose à voir avec le manque d'amour, à mon avis.

Je suis née dans une famille ouvrière ; nous n'avions pas de manque matériel, mais je vivais dans la pauvreté émotionnelle. En conséquence, j'ai toujours voulu montrer à mes parents que je méritais leur amour ; maintenant je comprends que mes

parents ont fait ce qu'il était possible, mais la situation était difficile pour moi à l'époque.

Quand j'ai été violée, j'avais l'impression d'avoir laissé tomber mes parents, que je ne méritais vraiment pas d'être aimée par eux. Le pire pour moi a été que mes parents ne me croyaient pas. Je pensais que si je ne le disais à personne, personne ne le saurait et que j'allais passer à autre chose. Mais cela ne s'est pas produit. Ceux qui nous violent et nous humilient, ceux qui nous attaquent, le font pour montrer leur virilité, et ceux qui m'ont violée répandent ce qu'ils m'ont fait. Le viol est devenu systémique. Quand je quittais l'école, ils venaient me chercher. Les gens autour de moi m'ont rejetée parce que j'avais le « stigma de la pute ». J'ai été laissée de côté.

Le manque d'amour t'a-t-il amenée à avoir des contacts, à le rechercher avec d'autres animaux ?

Oui. Cet amour dont j'avais besoin, je l'ai ressenti quand j'étais avec les animaux. Je m'en fichais d'être avec un chien ou un chat, un cochon ou une vache. J'ai aussi toujours ressenti cet amour avec ma sœur ; elle ne m'a jamais jugée. Je me sentais aimée de mes sœurs et du reste des animaux.

Y a-t-il aussi eu une rupture dans ta relation avec les autres animaux ?

Je me suis récemment souvenu de cette rupture. Pour aller de l'avant, j'ai aussi retiré cela de ma mémoire. Mais récemment, je me suis souvenue de ma première relation avec les animaux. Quand j'étais enfant, je ne savais pas ce que je mangeais, je ne

remarquais pas que les animaux qui étaient mes amis étaient après dans mon assiette. Quand je l'ai su, je ne voulais plus manger d'animaux ; c'était trop dur pour moi.

Mais ils m'ont forcée, et pour continuer, je me suis forcée à faire une différence entre nourriture et animaux. Et c'est exactement ce que font les proxénètes, les hommes : ils voient des femmes d'un côté, et des prostituées de l'autre. Et ces prostituées sont pour eux des objets vides, quelque chose dont ils peuvent se servir pour s'amuser. La même chose se produit avec les animaux.

De plus, comme tu l'as souligné, l'industrie consiste à créer et à vendre des produits dans les deux cas. Ces processus sont-ils similaires ?

Oui, clairement. Le processus est le même dans les deux cas. Ces deux industries qui oppriment les femmes et autres animaux avec le sourire, en toute liberté, représentent leurs produits vivants et en marche, en mouvement.

Ces industries essaient toujours de donner l'illusion, de faire croire qu'il ne se passe rien de mal dans ces domaines et que tout ce qu'elles font est sain. La réalité est cependant différente. La capacité de ressentir est la clé. En tant que féministe, mon intention est de construire un monde sans violence ni oppression. Comment puis-je y parvenir si nous piétons d'autres animaux à notre tour ?



Quand as-tu lié antispécisme et féminisme ?

Quand j'ai pu à nouveau regarder une vache dans les yeux. Ce fut un grand moment pour moi. Je suis allée avec un ami visiter l'élevage de vaches d'un autre homme. Je me suis souvenue que j'aimais les vaches ; que j'aimais leurs yeux, leurs cils. Nous y sommes allé-es, et dès que nous sommes entré-es, j'ai ressenti beaucoup d'émotions.

De temps en temps, je pense au passé, et cela m'est arrivé ce jour-là. Je me suis vue dans cet élevage. Si vous mettez des femmes à la place des vaches, cet élevage devient un bordel. Les vaches sont sous contrôle, à tout moment ; elles sont exploitées à tout moment. Elles sont là dans un but précis. Et c'est la même chose pour les lieux de prostitution. On met toujours de la musique, la pornographie à la télé... J'ai encore regardé les vaches dans les yeux. Je ne pouvais pas le croire. J'étais déjà passée onze fois devant la ferme, mais je ne l'avais pas vue.

Comme celle où celui qui passe devant un bordel, un lieu de prostitution. Il ne ressent rien car il décide de détourner le regard. Il ne pense pas à ce qu'il y a à l'intérieur.

À un moment de ma vie, j'ai dû décider si je devais continuer à faire partie de ce système de douleur et de souffrance ou si je devais agir de manière cohérente. C'est ainsi que j'ai commencé à devenir végétalienne.

Tu dénonces que la société d'aujourd'hui considère l'exploitation sexuelle des femmes comme normale. Penses-tu que la même chose se passe avec l'exploitation des animaux ?

Oui. Dans le cas des autres animaux, nous décidons de regarder ailleurs, sans penser à ce qu'il y a à l'intérieur. Alice Walker dit que les animaux ne sont pas nés pour les humains, tout comme les femmes ne sont pas nées pour les hommes, ou que les noirs ne sont pas nés pour les blancs. Nous pensons encore de nos jours que le reste des animaux existe pour notre bien ; que les femmes existent au profit des hommes, selon le machisme.

Le spécisme et le machisme, après tout, ont la même logique dans le fond. Je parle à beaucoup d'amis spécistes au sujet de l'oppression des autres animaux, et ils utilisent les mêmes prétextes que les prostituées. Ils disent « consommer » de manière responsable. Mais ce n'est pas vrai ; ils nous trompent. Le reste des animaux ne vit pas heureux, mais nous avons tout pris pour acquis ; c'est le but. Peu à peu, cependant, nous prenons des mesures pour changer cela. Le fait est qu'il est douloureux d'être conscient de la réalité.

Cela a-t-il été douloureux pour toi aussi ?

Cela a été difficile d'être consciente de la réalité, mais le chemin du véganisme ne signifie pas abandonner quoi que ce soit. C'est l'inverse, ce chemin mène à la libération. Ce chemin conduit à la rupture des schémas et des structures qui nous éloignent de notre humanité.

Les féministes qui t'entourent sont-elles prêtes à accepter ce discours ?

Avant d'entendre le message, de nombreuses personnes mettent leurs excuses habituelles sur la table. Et après tout, ce sont les mêmes excuses que les hommes mettent autour du machisme. J'essaie d'être patiente car je sais que les femmes sont des alliées, et il est clair que nous, féministes, sommes plus proches de l'antispécisme que d'autres mouvements.

Le mouvement antispéciste devrait-il également travailler pour éliminer le machisme ?

Oui, sans aucun doute. Je pense que c'est pour ça qu'il y a des affrontements entre les deux mouvements. Ils peuvent avancer main dans la main ; ils ont tout en commun, mais des mesures doivent être prises pour éliminer les attitudes et les activités sexistes dans le mouvement anti-spéciste.

Lorsque tu as été prise dans le système prostitutionnel, tu as dit que ta capacité à ressentir était également reniée. As-tu senti que ton humanité était reniée ?

Oui. Le système nous a transformées en objets vides. Et le spécisme fait de même avec les autres animaux. Nous devenons un produit. Ils ignorent notre personne et nous devenons des objets vides. Dans le domaine de la prostitution, par exemple, nous utilisons beaucoup de maquillage. C'est une façon de s'habiller pour nous, en quelque sorte. Nous sommes constamment nues, et en nous peignant le visage, nous essayons de protéger notre être. Et cela fonctionne. Si les hommes pouvaient voir notre vrai visage, nos visages et regards d'enfants, ils ne pourraient pas faire ce qu'ils font. La même chose se produit avec les autres animaux. On ne voit pas leur vraie nature, leur bonheur, on ne voit pas comment ils cherchent des caresses, leurs caractères et leurs personnalités. Sinon, ils ne pourraient pas faire ce qu'on leur fait.

Te rendaient-ils différente ?

Oui. Je devais pendant 24 heures faire ce qu'ils voulaient que je sois. De la même façon, nous ne permettons pas aux autres animaux de montrer leur caractère et qui ils sont. Ils sont ce que nous voulons qu'ils soient.

Comment gères-tu tous ces processus de destruction ? Comment s'est passé le processus de retrouvailles avec toi-même ?

Les pas que j'ai réalisés vers l'antispécisme m'ont aidée. Il a été bon pour moi d'être consciente de ces connexions entre les réalités. Il est clair qu'il est difficile d'être consciente de situations comme celles-ci, et cela m'a coûté cher de me reconnecter avec le monde extérieur. Quand ils m'ont violée, ils

ils ont détruit mon humanité et m'ont transformée en objet. J'ai dû aller dans l'autre sens pour redevenir humaine. Et c'était très dur. J'ai quitté le système prostitutionnel il y a douze ans. Mais en soi, je dois préciser que je n'en suis sortie que de manière physique. Je travaille toujours pour m'en sortir. C'est un travail que je réalise tous les jours, et je reviens à ma vie tous les jours, d'une manière ou d'une autre. Un jour je découvre une émotion, et un autre jour un goût.

Être consciente du spécisme m'a également aidée en cours de route. En établissant ces liens, j'ai acquis les outils pour aller de l'avant. J'ai été une être opprimée, d'une part ; opprimée dans une autre sphère. J'ai essayé de me mettre à la place de l'autre et cet exercice m'a été très utile et riche.

Sortir de la violence et revendiquer de prendre soin de soi ?

Nous devons mettre les soins au centre. Nous devons prendre soin de nous-mêmes, nous devons prendre soin des autres et les animaux de même. Si nous ne le faisons pas, il en sera fini de nous.

Comment vas-tu maintenant ?

Je vais bien maintenant. Je travaille chez Feminicidio.net depuis 2015. Je coordonne la plateforme de formation en ligne. Je suis également la coordinatrice d'autres cours. Je milite au sein de l'association Emargi. Avec Angelica Velasco, nous avons préparé un cours antispéciste. Il est important de relayer leurs tromperies.

Ils nous vendent une vie, mais nous ne consommons que la mort ; l'industrie a un grand pouvoir. Seul l'argent compte, et tout est en leur faveur : les ressources, les médias, tout. Ils construisent le monde à leur mesure, et nous ne faisons rien. Il est temps de le réaliser.

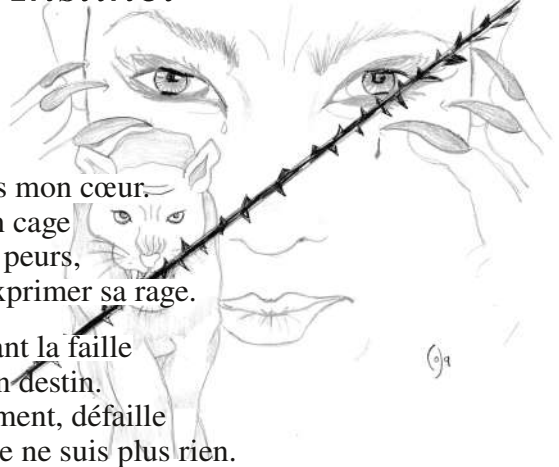
Entretien publié sur le site collectifapp.com



« Vous ne connaissez pas la pâleur de mes épaules la nuit
Quand les flammes hallucinantes des cauchemars réclament le silence
et que les murs mous de la réalité s'étreignent »

Joyce Mansour

Instinct



Il y a un animal tapi dans mon cœur.
Il est bâillonné et tenu en cage
Tant que je maîtrise mes peurs,
Mais ne demande qu'à exprimer sa rage.

Il ronge son frein attendant la faille
Par laquelle il forgera son destin.
Quand ma raison, finalement, défaille
Il se libère et devant lui je ne suis plus rien.

Il crie, hurle, scande sa douleur
Son incompréhension, et sa peine.
Et moi je gémis, je tremble et je pleure
Dans une révolte un peu vaine.

Il est un animal qui hante mon âme,
Agrégat amer des blessures passées.
Mais je ne peux lui faire porter le blâme
De la faiblesse de ma volonté.

Alors je me renferme ou me débats,
Selon la force qu'il me laisse
Je grogne contre lui, contre toi, contre moi
Sans me rendre compte que je nous blesse.

J'aimerais dormir, oublier qui je suis
Me perdre dans un néant confortable.
J'aimerais ne plus sentir ce que je fuis,
Que les maux s'écoulent comme du sable.

Melissa Roche

Encore

Et quand les déchirures de mon cœur
Me retirent le goût de vivre
Quand elles m'ôtent la saveur
Et toute envie de poursuivre.
Et quand les taillades de mon âme
Me saignent de l'intérieur
Quand je ne suis plus une femme
Mais juste un amas de douleurs.
Et quand les silences de mon être
Hurlent à tue-tête dans mon corps
Quand je ne sais plus comment paraître
Et quand la vie me cogne encore.



Tan Elbaz

unicA *ou le morcellement*

(extraits)

Quand elle sort dans la rue, elle ne trouve plus le chemin pour rentrer, désorientée dans la forêt circonvolutive de son cerveau peuplée d'arbres où s'enroulent des serpents. Partout des yeux de lynx et de tigres l'épient, elle est leur proie, conscience affaiblie, cerveau mal irrigué, faiblesse nerveuse, elle se sent défaillir, n'a pas la force de résister. Se réveille à l'hôpital, ne se souvient de rien, juste les yeux du TIGRE et ses crocs déchirant la poupée. Retour au point de départ, retour à la maison, l'hôpital est sa maison, l'hôpital est son seul refuge, avec les bras étouffants de sa mère araignée, qui la piège dans sa toile. Les hommes ne peuvent être un refuge : ils ne sont que des totems idolâtrés par les femmes.

Elle sait ce qui va se passer, elle est médium, elle a tout prévu depuis longtemps, depuis ce rêve à l'âge de six ans, elle sait ce que sera sa vie, elle aimerait tout chambouler : mourir avant de naître, être la fille de ses enfants, devenir un homme, avoir des ailes pour voler, être un cachalot, renaître à la vie d'avant la vie, sans passer par l'utérus de la mère.

Nous sommes en 2016 : l'année parfaite pour écrire sur elle car $2 + 0 + 1 + 6 = 9$. Cela fait 46 ans qu'elle est morte, elle aurait eu 100 ans cette année. Aucun malade mental n'arrive à cet âge. À la fin, ils ont tous la tête d'Antonin Artaud. Elle aussi lui ressemble, le corps amaigri, rabougri se referme sur lui-même, tente de disparaître à l'intérieur des orbites, cherche

l'inexistence, le visage se métamorphose, les traits se déshumanisent, le regard devient vide, opaque/absent, les yeux sortent de la tête, la bouche se mange elle-même. Les fous n'ont plus de lèvres pour embrasser le monde, la maladie parasite les a colonisés jusqu'à prendre le contrôle de leurs gestes et de leurs pensées.

UnicA est une poupée claustrophobe enfermée dans ses organes, seule la mort pourra la libérer de la gangue de sa peau, de son rythme cardiaque, de ses idées délirantes, des humeurs de son corps, de sa machinerie déréglée. Elle aspire à la mort de tout son être. Elle se souvient du temps où, enfant immortelle, elle aime en secret le maître nageur, elle admire son corps, sa façon de se mouvoir, la grâce masculine de ses gestes, son saut de l'ange dans la piscine, elle les imagine tous deux métamorphosés en poissons carnassiers, faisant mâchoire commune, leurs corps soudés par le ventre, poissons siamois. Elle les dessine, plumage froufrou de d'oiseaux, dragon de carnaval chinois, monstre mythologique. La Folie est-elle féconde ? Tous ses bébés sont difformes, créatures hybrides et tordues, elle les range soigneusement dans des bocaux sur une étagère. Un jour le maître nageur disparaît avec une jolie sirène blonde, un grand silence se fait dans sa tête.



Un jour, elle se sent bien : elle sort de son enfermement, elle écrit, dessine, rit toute seule. Elle danse au milieu du jardin pieds nus, tête renversée en arrière, boit des gouttes de pluie, ses vêtements collent à son corps transparent. Elle est une Indienne Sioux, une princesse d'Orient, elle est la petite sirène.

Il était une fois une petite fille perdue dans une forêt. Elle marchait depuis des jours sans trouver son CHEMIN. À bout de force, grelottant, abrupte de fatigue, l'estomac tirillé par la faim, elle s'écroula au pied d'un arbre centenaire ayant traversé plusieurs guerres. Elle fit des rêves merveilleux peuplés de femmes à la chevelure de serpent, chevaliers, princesse au petit pois, samourais, baleines et hommes de toutes les couleurs. Chacun d'eux l'aidait à sa manière, lui offrant protection, chaleur, réconfort, nourriture. À son réveil, l'Homme Jasmin se tenait majestueux devant elle. Il ne dit pas un mot. Elle n'avait plus faim ni froid ni peur.

Renaissance.

Les mots n'auraient pas la prétention d'écrire un roman tout de même ? Et ces signes de ponctuation qui ont pris leurs aises : il faut les remettre à leur place, les contenir, éviter les débordements intempestifs, les épanchements de narration, la multiplication des personnages, les conjonctions de coordination, les points-virgules, les points de suspension, les compléments circonstanciels, les adjectifs, les adverbes, le passé simple, l'imparfait. Les mots veulent toujours nous raconter des histoires, nous faire croire des choses fausses. Ils nous maintiennent dans l'enfance, dans l'illusion et le rêve : il

faudrait réussir à les mater mais ils ont la dent dure, prétendant que c'est eux qui donnent sens au réel, que sans eux le monde n'existerait pas, réduit à un magma informe.

Les mots tiennent unicA à leur botte, elle en a assez, voudrait s'émanciper, vivre sa vie sans avoir à tout nommer. Mais ce qu'on ne nomme pas n'existe pas.

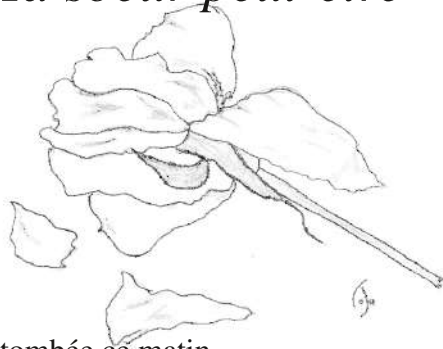
Marianne Desroziers



« Au milieu de moi
tu bats
ô toi qui me noues
au jour. »

Valentine Penrose

Ma soeur peut-être



Encore une sœur tombée ce matin,
Le prix de l'amour, paraît-il, le coup de la passion.
Un je t'aime martelé avec les poings,
Ou quand le révolver remplace l'arc de Cupidon.

Encore une sœur qui succombe ce matin,
Pour ne pas assez courber la tête,
Pour ne pas avoir dit : oui, reviens
Pour ne pas s'être soumise à l'esthète.

Encore une sœur disparue ce matin,
Le chasseur l'a eue, tapi dans sa lâcheté.
Lui se cache derrière le frère, l'ami, le voisin ;
Qu'il est trompeur le sourire du meurtrier !

Encore une sœur assassinée ce matin,
Et mon cœur se brise à l'unisson,
Un morceau d'âme en moins
Un cri de rage de Plan-de-la-Tour à Alençon.

Melissa Roche

Celle des larmes

Elle marchait dans la rue quand tout à coup un trou se forma. Un trou dans le sol, un trou dans l'espace-temps, un trou dans sa vie qui l'affecterait pour toujours. Elle ne se rappelait de rien sur elle, et elle n'en avait pas envie. Elle ne savait même plus qui elle était. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle était dans une maison qu'elle ne connaissait pas. Elle ignorait tout de son identité, mais pour le reste elle s'en rappelait comme le fond de sa poche. Ses souvenirs revenaient par morceaux. Cette maison était sombre et l'air était lourd, pesant. Elle ne savait même plus son âge et d'où elle venait. Elle savait seulement qu'elle était là... Était-ce un rêve ? Un de ses multiples souvenirs ? Ou alors le fruit de son imagination lors d'une de ses songeries profondes ? Elle n'en avait aucune idée, mais dans tous les cas elle ressentait la lourdeur intense de l'atmosphère et l'odeur vieille de renfermé dans la pièce sombre dans laquelle elle se trouvait. Elle distinguait l'ombre de quelque décoration perchée sur les meubles, paraissant n'avoir pas changé de place depuis au moins plusieurs années.

La jeune fille passait son regard d'une ombre à l'autre, essayant de trouver une identité pour chacune d'elles, semblant parfois distinguer un luminaire, et parfois un fauteuil ou un petit meuble occupé par les bibelots. N'osant pas s'avancer, elle restait prostrée au centre de la pièce, à la fois morte de curiosité et morte de trouille. Des millions de questions tournaient dans sa tête et elle trépignait de découvrir la pièce une fois la lumière allumée. C'est comme si elle venait de franchir une nouvelle étape de sa vie, qu'elle devait tout réapprendre et tout recommencer. Son corps, jusque-là, n'avait plus aucune

sensation. Tout d'un coup, des convulsions secouèrent son corps et elle sentit le sol heurter son crâne, glacial. Une douleur lancinante traversa sa tête puis ses muscles, jusqu'à ses os et à sa moelle épinière. L'onde de choc fût telle que son corps entier se paralysa pendant un court instant. Lorsqu'elle se releva, elle se rendit compte que des larmes glissaient à une rapidité impressionnante sur ses joues. Elle se sentait oppressée, comprimée, comme si ça cage thoracique allait faire implorer son cœur. Elle voulait hurler de désespoir. Elle savait désormais qu'elle était dans sa propre pensée et non dans un lieu réel. La tristesse emplissait son corps menu et recroquevillé. C'était donc ça le déni ? Comme une mer qui engloutissait chaque parole et chaque mouvement. Qui donnait l'impression de se noyer et de fondre comme de la glace. Qui donnait envie de pleurer alors que si une larme coulait, c'est tout son corps qui se liquéfiait tellement la tristesse le détruisait. Elle pensait être dans un rêve mais elle est dans son pire cauchemar. Le cauchemar de la vie qui l'engloutit un peu plus chaque jour et qui lui laisse penser qu'elle devrait disparaître tel un fantôme.

Jade Blanc-Loiret

« Écrivez ce que vous désirez écrire, c'est tout ce qui importe, et nul ne peut prévoir si cela importera pendant des siècles ou pendant des jours. Mais sacrifier un cheveu de la tête de votre vision, une nuance de sa couleur, par déférence envers quelque maître d'école tenant une coupe d'argent à la main ou envers quelque professeur armé d'un mètre, c'est commettre la plus abjecte des trahisons. »

Virginia Woolf

J'ai froid

J'ai froid devant le feu.

Les bûches de châtaignier expirent des fumées épaisses qui noircissent la vitre de la cheminée. Je rapproche mes mains de la chaleur, trop près. Mes poils roussissent, mes paumes rougissent, j'ai une sensation de malaise. Un truc pas sain, un truc froid que je n'arrive pas à réchauffer. Ni avec la bouillotte que je colle contre mon ventre, ni avec les tisanes qui brûlent ma gorge. Je m'assèche, je m'épuise. Je cherche avec agitation la joie chaude et vive qui frétillait et pétillait autrefois dans mon corps. Rien.

Tout fut si soudain. Tu es rentré un soir, et avec peu, pas assez d'explications, pas assez de temps, de préparation, tu as décidé de partir. Et maintenant je me demande ce qu'il reste de moi. Moi qui vivait d'espoirs et de rêves. Tous ces projets dont nous parlions que nous n'aurions jamais fait ensemble car tu ne les souhaitais pas vraiment. L'exploration d'un présent facile et doux à deux. Tous ces moments merveilleux que tu ne partageais pas ne deviendront jamais réalité, ils n'auraient pas pu. Je suis choquée par ma surprise devant l'évidence de ces vérités.

Mes rêves sont morts et je suis vivante dans cette réalité froide et tranchante. Et tous les matins je me réveille en me tapant la tête sur un sol dur, un sol hivernal, de terre battue. Ma mâchoire se fracasse sur la glace, je chute sur des barres à mines gelées qui transpercent mes entrailles et je vomis tout le vide qui me remplit, et ce jusqu'à épuisement. La pente pour se relever est

raide, glissante et dangereuse. Il faut l'escalader et cela prend toute la journée. Chaque maladresse entraîne une chute, un effondrement et il faut tout recommencer, un peu plus abîmée à chaque fois..

J'ai peur. Combien de temps puis-je rester dans cet état de paralysie morbide avant de céder sous mon propre poids ? Quels dommages l'omniprésence de ton absence m'ont-ils fait ? Je me retrouve carencée en affection, en lien, en amour de moi-même et des autres. Mon corps se rétracte sur lui-même, se congèle. Je mange et je mange et je perds du poids. Tout ce qui est bon reste en surface et je ne retiens rien, je me dévore de l'intérieur. M'as-tu vidée, de mon ardeur, de ma vigueur et de ma force ? En avais-tu conscience ? Peu importe maintenant. La porte que tu n'as ouverte que pour prendre est cette fois bien concrète, devant moi, fermée. Chaque verrou a mon nom écrit dessus. Le manque de lien, d'amour et de soutien est violent. Il souffle comme un blizzard et déchire ma peau sèche. C'en est trop, il me faut de la chaleur.

Je m'expose au soleil brûlant de l'après-midi, j'ai froid.

Vanessa L'Ourse

" Tu m'aimas longtemps et bien plus
Que le temps. La main haut jetée !
Désormais :

- tu ne m'aimes plus -

C'est en cinq mot la vérité. »

Marina Tsévtaïeva

Furie

Ses yeux, sa voix, son sourire, ses gestes me harcèlent.
Son absence est une présence obsédante.
Possédée, marquée, tenue en laisse...
Les souvenirs m'empêchent de dormir
De penser, de manger, de rire.

Toute compagnie m'est devenue insupportable.
Je me fuis moi-même.
Marchant le jour, marmonnant la nuit.

Qu'a t-il éveillé en moi ?
Insomnies, maux d'estomac, relents de marécage, sable
mouvant, étouffement, déchirement, manque, vide, soif d'infini
inassouvie.

Mon quotidien n'a plus de sens
Mon quotidien est d'un ennui mortel.

Illusions, visions, hallucinations ?
Mon ombre est l'éclat de son fantôme venant vers moi.
Quel poison pourrait donc l'extraire de mon corps ?

J'invoque l'oubli !

Des breuvages de sorcières, pour avorter cette douleur,
l'extraire définitivement de toutes les cellules et pensées qui
composent mon corps.

J'invoque l'oubli !

Baies de chèvrefeuille, d'arum, d'hièble, de cornouiller,
armoïse et ciguë.

J'invoque l'oubli !

Face au miroir
Je me crache au visage
 m'entaille la bouche
 me griffe les joues

J'invoque l'oubli !

Je suis vulgaire violente vieille puante haineuse hargneuse
infréquentable.

J'invoque l'oubli !

Face au miroir
Je l'insulte, le piétine, le boxe, le taillade...

Mon cœur se tord de douleur et de honte
Mon ventre est un abîme tourmenté qui se déverse

Je le vomis
Je le pisse
Je le chie

Qu'il crève, et toute la société avec...

Un sang maronnasse coule de mes yeux, de ma bouche, de mes
narines, de mon nombril, de mon sexe. Tas de viande suffocant
sur un carrelage froid. Jusqu'à quels extrêmes m'auront conduit
ces sentiments !

Succomber à une telle fumisterie !
L'amour, mon cul !
On ne m'y reprendra plus !

Ana Minski

Androcapitalocène : *recension du livre de Catherine Albertini*



Anthropocène ? Capitalocène ? Mégalocène ? On ne compte plus les néologismes pour nommer les destructions écologiques en cours. Autant de -cène que de *Homo*, cette humanité civilisée qui se rêve et se prétend sapiens, mais qui est, selon les auteurs, bien plus *oeconomicus*, *theologicus*, *ludens*, *faber*, *ethicus*, ou *detritus*...

Nommer les choses et les phénomènes n'est pas un acte anodin. Nommer nous situe dans le monde, socialement, moralement et matériellement. Nommer est la première étape pour identifier ce que les opprimé.es doivent combattre. Définir le plus précisément possible ce que nous souhaitons dénoncer ou défendre, nous permet de comprendre les différents mécanismes de la domination et les causes du désastre écologique. Les mots mûrement réfléchis mettent à nu les désirs de révolte ou de domination qui sous-tendent une pensée.

C'est pour cela que toute autrice qui se préoccupe d'écologie et de justice sociale doit porter son regard sur le monde depuis celles et ceux qui sont exploités.es, animales humaines et non humaines. La réalité de toute société est à la fois matérielle et symbolique. Décrire clairement le système économique capitaliste, système puissamment idéologique, permet de rendre visible les violences et destructions quotidiennes dont il se nourrit pour le porter à notre jugement moral.

Dans son essai *Résistances des femmes à l'Androcapitalocène. Le nécessaire écoféminisme*, publié chez M Éditeur, Catherine Albertini commence par expliquer les raisons pour lesquelles « Androcapitalocène » lui semble être le mot le plus adapté pour nommer la période actuelle. Le préfixe « andro- » met en évidence le fait que la destruction en cours « n'est pas neutre du point de vue du genre ». Elle est le fait du genre masculin, c'est-à-dire d'hommes qui sont socialisés pour valoriser la concurrence, le pillage, le viol, la domination, l'hégémonie. Des hommes qui sont socialisés pour mépriser les qualités attribuées aux femmes. Le genre féminin, dans lequel sont socialisées les filles dès leur plus jeune âge, enferme les femmes dans une position masochiste et sacrificielle. Si elles veulent être aimées, les filles doivent correspondre aux qualités attribuées au féminin, à « La femme » douce, passive, généreuse, empathique, coquette, serviable, soumise. Cette socialisation binaire des sexes participe à la mise en place et au maintien d'un système économique qui lui ressemble en tout point : le capitalisme.

« Andro » pour visibiliser le genre et « capital » pour visibiliser le système économique. Andro plutôt qu'anthropo parce qu'il ne

s'agit pas d'accuser toutes les sociétés humaines mais la société patriarcale capitaliste. Pour l'autrice, bien que d'autres formes de domination masculine existent dans d'autres sociétés, elles ne sont pour autant pas responsables de l'écocide actuel. Leur système économique étant non capitaliste, elles sont elles-mêmes victimes du capitalisme patriarcal[1].

Ce lien entre le genre, le système économique et la destruction écologique a été théorisé par les écoféministes dès les années 1970. Pourtant, les écoféministes ont longtemps été ignorées par la plupart des auteurs et théoriciens qui se sont préoccupés d'écologie. Les écoféministes, dont beaucoup luttent sur le terrain, sont quasi systématiquement négligées, invisibilisées, ignorées.

L'autrice s'inscrit dans le sillon de ces théoriciennes dont elle retrace succinctement l'histoire et les théories.

L'écoféminisme, dont le néologisme est élaboré par Françoise d'Eaubonne en 1974[2], allie, dès son origine, le mouvement féministe et le mouvement écologiste : « l'oppression des femmes précède et fonde toutes les autres, celles qui lui succèdent auront toujours tendance à prendre un aspect sexualisé[3] ». Elle dénonce l'idéologie du patriarcat capitaliste qui valorise la domination des hommes sur les enfants, les femmes, les autres animaux, la nature. Être écoféministe, c'est donc mener une lutte à la fois contre le patriarcat et le capitalisme. C'est œuvrer pour un changement radical des conditions matérielles, morales et symboliques. Ainsi que le précisait déjà en 1998 Karen Warren, il est urgent de cesser la production nucléaire, la fabrication du plastique, la publicité, les

coupes rases, l'exploitation industrielle et de valoriser l'artisanat, la paysannerie, les terres communales et les qualités attribuées au féminin.

Capitalisme et patriarcat sont les deux visages d'un même système : l'hégémonie des valeurs du genre masculin. Ce système s'appuie sur l'esclavagisation des populations et le mépris du genre et du sexe féminins. Les analyses de Sylvia Federici montrent les liens entre la dégradation de la condition des femmes et le développement du capitalisme salarial[4]. Le démantèlement progressif des terres communales en Angleterre, entre les XVIIe et XVIIIe siècle, a été possible en chassant les femmes des terres sur lesquelles elles pratiquaient une culture vivrière. La chasse aux sorcières a été un des moyens pour leur ôter toute possibilité d'indépendance en leur interdisant l'accès aux activités qu'elles pratiquaient en tant qu'artisanes, guérisseuses, sages-femmes ou avorteuses. Avec les *Inclosure Acts*, promulguées par le Parlement anglais, les lords ont expropriés les petit-es paysan-nes pour s'approprier les terres agricoles. Pour imposer le travail en échange d'un salaire, tout comme pour les esclaves, les capitalistes ont volé les terres et interdit tout possibilité de subsistance autonome. La chasse aux sorcières et les enclosures ont permis de produire la pauvreté dont le système a eu besoin pour instaurer une discipline salariale et accroître ses profits.

Les théoriciennes de l'écoféminisme dénoncent la privatisation des biens communs : faune, flore, sols, cellules, atomes, etc. Sous le capitalisme, l'eau, l'air, les gènes peuvent être brevetés pour devenir marchandise et accroître les profits. En tant que système hégémonique, il colonise et paupérise les populations,

privatise les biens communs, génère des guerres pour le contrôle des ressources rares, détruit les écosystèmes. La traite d'êtres humains, femmes et enfants très majoritairement, pour les soumettre en esclavage sexuel ou domestique, les réduire à des parties de leurs corps afin de mener des expérimentations biotechniques (greffes d'organes, essais thérapeutiques, etc.) est tout aussi lucrative que leur mort. Comme l'expose l'analyse de Vandana Shiva pour l'Inde, le développement, la modernisation sont un vol et une destruction des terres qui n'a d'autre objectif que d'accroître les profits :

« [...] la Révolution verte en Inde qui, dans les années 1960, en s'appuyant sur les grands barrages qui ont exproprié des centaines de milliers de familles paysannes, la mécanisation, la concentration des terres agricoles par de grands groupes au détriment des petites exploitations, les semences à haut rendement, a contribué à réduire la biodiversité, à épuiser les sols par l'utilisation massive d'engrais chimiques. Ce qui a abouti, à partir des années 1980, à accroître la pénurie d'eau. » (page 40)

La pénurie d'eau qui sévit aujourd'hui sur toute la planète n'est pas une catastrophe naturelle, elle est le fruit des politiques agricoles et industrielles, de la déforestation et de la surexploitation des bassins hydrographiques imposées par l'Occident capitaliste. À la fin du XIXe siècle, l'Empire britannique étend son système agraire en Inde pour cultiver le coton et le jute pour ses filatures, la canne à sucre, le riz, le thé, le café et l'opium. Toutes ces denrées sont gourmandes en eau et sont exportées vers l'Angleterre. Les épisodes de famine n'émeuvent nullement l'administration coloniale qui s'inquiète

uniquement des rendements et des bénéfiques. Pourtant, la cause fondamentale des famines est la colonisation/privatisation qui engendre exclusions politiques, économiques, injustices sociales et discriminations. Ce n'est pas l'absence de nourriture mais l'impossibilité d'y accéder qui engendre les famines. En s'appropriant les terres et en imposant la monoculture, le système colonial abat à grande échelle la faune et la flore d'essence locale nécessaire à l'autonomie des populations. L'agriculture industrielle surexploite les terres entraînant une perte de 75 % de la biodiversité cultivée et sauvage[5]. Les conséquences sont la désertification, l'érosion, la contamination importante des sols et des nappes phréatiques qui s'assèchent peu à peu sur le long terme. Les colonisés perdent leur pouvoir politique, économique et social. Il leur est devenu impossible de cultiver les essences traditionnelles qui leur permettaient de rester indépendants du système capitaliste.

La mission civilisatrice, le développement, le progrès, la modernisation, sont une colonisation/privatisation des terres communales et indigènes au profit des industriels[6].

L'impact du colonialisme pèse « bien plus lourdement sur les femmes que sur les hommes, en les excluant de l'accès aux terres, donc en détruisant leurs conditions de production alimentaire et en réduisant comme peau de chagrin leur rôle économique les privant du commerce de leurs productions agricoles ou artisanales. » (page 27)

Au Kenya, les Anglais ont importé la notion de propriété foncière détruisant ainsi le système de terres communales et de la jachère, ce qui a eu pour principal effet, notamment dans les

sociétés matrilineaire et/ou matrilocale, de priver les femmes de leurs droits sur la terre et les arbres.

La critique écoféministe du capitalisme diffère de celle du marxisme. Contrairement à ce que pensait Marx, l'intégration de la femme dans l'industrie n'a porté aucun coup au capitalisme et aucun soutien à l'émancipation du sexe féminin. L'accès au travail salarié n'a pas amélioré la condition des femmes, bien au contraire. Elles occupent les emplois les moins valorisés, les plus mal payés et sont souvent victimes d'abus et de violence. Dans les pays de l'OCDE (Organisation de Coopération et de Développement Économiques), les femmes occupent 60 % du secteur des services : restaurants, hôtels, cafétérias, hôpitaux, gardes d'enfants, caisses de la grande distribution. Au temps de travail s'ajoutent celui du transport du domicile au travail, du travail à l'école. Au travail salarié, qui ne protège nullement les femmes de la précarité[7], s'ajoutent le travail ménager et l'entretien des enfants. Pour celles qui parviennent à obtenir un emploi convenablement rémunéré et valorisé, cette intégration au capitalisme participe à l'exploitation d'autres femmes : nounous, cuisinières, ménagères, etc.

Les migrations de femmes du Sud global enrichissent l'industrie clandestine du sexe, mais aussi la cohorte de domestiques sans papiers taillables et corvéables à merci. Les femmes du Sud global font le ménage et s'occupent des enfants des travailleuses plus aisées du Nord, tout en étant séparées de leurs propres enfants et éloignées de leurs propres familles. Le travail salarié des femmes a par ailleurs ouvert de nouveaux marchés à l'industrie alimentaire :

« Une conséquence indirecte de l'emploi des femmes et de l'alourdissement de leur fardeau a été de bénéficier à la croissance de l'industrie agroalimentaire et de ses produits hautement transformés, riches en sucres, en sel et en graisse, provoquant une épidémie de désordres métaboliques comme des carences nutritionnelles associées au diabète, à l'obésité et aux maladies cardio-vasculaires. » (page 32)

À partir des années 1960, sous prétexte d'émanciper la femme du foyer, l'industrie de l'électroménager a également vu ses parts sur le marché fortement augmenter. Comme les études récentes le démontrent, aucune machine à laver, aucun robot ménager n'ont réduit le temps de travail domestique que les femmes effectuent au bénéfice des hommes[8].

Le « travail[9] » non rémunéré et invisibilisé dans la reproduction et le soin familial (les soins, l'empathie et l'éducation) est une des conditions pour que le capitalisme fonctionne et se développe. Les femmes sont les principales ressources productrices de nouvelles forces de travail et main-d'œuvre pour les travaux mal payés et peu considérés. C'est pour ces raisons que Carolyn Merchant ancre l'écoféminisme dans les dialectiques de production et reproduction plutôt que dans le dualisme nature/culture.

Les relations entre la science, la technologie et la guerre ont également été mises en avant par les écoféministes. Catherine Albertini rappelle que les connaissances scientifiques acquises lors de la production d'armes de guerre ont joué un rôle majeur lors de la Révolution industrielle. Ces relations ne doivent rien au hasard. De la machine à vapeur aux gaz de combat recyclés

en engrais, etc., le progrès technologique vise le contrôle et la domination, engendre colonisation, expropriation, aliénation, paupérisation des populations, standardisation culturelle et biologique, destruction des écosystèmes. La science et la technologie constituent un complexe militaro-industriel qui est le bras armé du capitalisme :

« La concurrence entre pays développés pour trouver des solutions techniques (parfois simplistes) à des problèmes identifiés est valorisée au nom de l'efficacité, de même que la multiplication des publications au nom de l'excellence est devenue nécessaire à l'obtention de soutiens financiers pour les scientifiques universitaires au détriment de la réflexion à long terme. » (page 35)

Les plus beaux discours, les plus belles intentions, ne changent rien à l'essence intrinsèque de la technoscience : l'esclavagisation et la mise sous tutelle du vivant. C'est par la guerre que la domination des industriels s'étend, aussi, rien d'étonnant à ce que neuf cents milliards aient été dépensés pour l'armement et les conflits dans le monde en 2002.

Les guerres tuent des hommes, d'autres animaux et des écosystèmes entiers. L'industrialisation agricole et la guerre fonctionnent ensemble pour développer le capitalisme et mettre un terme aux activités de subsistance. Cette technologie guerrière vise également à contrôler le vivant. La dialectique production/reproduction est pertinente puisqu'elle permet de saisir le défi démiurgique qui se cache derrière le capitalisme : la domination totale sur le vivant. Les biotechnologies, ou le biocapitalisme, permettent de transformer en marchandise toute partie du corps au bénéfice financier et physique des plus riches. L'argent permet de tout acheter, et les biotechnologies tentent d'assouvir les moindres désirs :

« La tendance générale du capitalisme est, comme l'avait déjà noté Karl Marx, de tout faire entrer dans le domaine du commerce et de tout considérer comme des marchandises, humanité comprise, laquelle peut être vendue, voire réduite à de simples organes. » (page 73)

Le capitalisme, c'est aussi une idéologie transhumaniste. Un mépris pour le corps et la nature qui doivent être contrôlés, manipulés, façonnés par l'homme dans le seul but de le servir et le diviniser. Le capitalisme, accompagné de son bras armé technoscientifique, est le meilleur moyen pour parvenir à cette fin. Pour bricoler les corps, il faut les réifier, les transformer en marchandise, les percevoir comme s'ils étaient des machines.

Le vol des terres et l'aliénation qu'elle perpétue ne se sont pas faites sans résistance de la part des dépossédé.es. De nombreuses révoltes populaires ont été menées principalement par des femmes. En 1607, les paysannes du Northamptonshire, d'une partie du Warwickshire et du Leicestershire se sont soulevées pour protester contre l'enclosure des terres et la transformation des terres cultivées en terre à pâture, les lords affectant particulièrement l'élevage des moutons. L'implication massive des femmes dans la réappropriation des terres leur permet de jouer un rôle central dans la pratique décoloniale. Au Chiapas, les zapatistes exigent de mettre fin aux privilèges masculins et créent le droit révolutionnaire des femmes. Elles n'hésitent pas à mener une lutte armée. La décolonisation, comme toute lutte sociale et écologique, est bien plus qu'un discours, elle est aussi une pratique. De nombreux autres mouvements voient le jour pour se réapproprier les terres. La Via Campesina (LVC) et ses alliés, comme le Mouvement des travailleur·euses sans-terre au Brésil (MST) ou les zapatistes au Mexique, déploient des stratégies sophistiquées d'occupation

des terres pour établir rapidement des communautés agroécologiques. La Via Campesina (LVC), fondé en 1993, est un mouvement international de paysan-nes et de sans-terres présent dans 70 pays (en France, la Confédération paysanne y participe). Au concept de sécurité alimentaire ces paysan.nes substituent celui de souveraineté alimentaire : « le droit de chaque “nation” de maintenir et de développer ses capacités de produire son alimentation, dans le respect de sa culture et de sa diversité ». (page 79) Ces mouvements résistent à l'hégémonie et au colonialisme des multinationales de l'agro-industrie. Ils privilégient les droits collectifs et individuels des paysans aux intérêts financiers.

Les indigènes ont su préserver la biodiversité et la santé des écosystèmes tout en développant des modes de subsistance leur permettant de perpétuer le buen vivir, une qualité de vie indépendante de la santé du marché. Ils ont également maintenu des liens affectifs forts avec leurs terres et leurs tribus. Ce sont ces liens qui expliquent aussi que de nombreuses luttes sont menées par les peuples indigènes.

Catherine Albertini donne de nombreux exemples de luttes actuelles contre la privatisation des terres communales menées par les femmes.

Au Kenya, Wangari Muta Maathai fonde, en 1977, l'ONG le Mouvement de la ceinture verte (Green Belt Movement) dans lequel les femmes ont une place centrale. Les dirigeants masculins corrompus décident pour les populations locales qu'ils plongent dans l'extrême pauvreté et la malnutrition. C'est pour cela que les femmes ont critiqué les programmes d'aide au développement. Elles ont mené une pensée globale et une action locale en plantant des arbres.

Le Mouvement Chipko, créé par des femmes tribales et illettrées en 1973, se fonde sur une association d'activités agricoles, d'élevage, mais aussi d'usage et de conservation de la forêt. Pour s'opposer à la destruction d'une partie de la vallée de l'Alakananda exploitée par une société de fournitures sportives, les villageoises de la région ont formé un cercle autour des arbres pour empêcher de les couper. Dans les années 1980 le mouvement permit l'instauration d'un moratoire de quinze ans sur l'abattage des arbres dans l'état de l'Uttarakhand, puis la même décision fut appliquée par l'état de l'Uttar Pradesh. Le mouvement s'est étendu dans d'autres états de l'Union fédérale Indienne et dans le monde.

En Papouasie Nouvelle-Guinée, des femmes et des étudiant-es se sont soulevé-es au début du mois de juillet 1995 pour défendre les terres communales mises en danger par la « Loi de libéralisation des terres ». Les femmes ont joué un rôle actif et majeur au niveau des villages et, dans les tribus matrilineaires, elles ont décidé de ne pas céder leurs droits coutumiers sur la terre. « Nous devons conserver notre terre telle qu'elle est, de manière à ce que tous, riches ou pauvres, y aient accès. » Ce mouvement a reçu un énorme soutien populaire, et l'armée l'a rejoint au nom de la protection des droits coutumiers sur la terre. Le premier ministre a été contraint de faire machine arrière et de retirer sa loi, le 19 juillet 1995. Cette politique de développement est imposée par la Banque mondiale, le FMI et des sociétés transnationales (ST) qui profitent de l'endettement des pays pour s'accaparer les terres. L'opposition des populations est donc essentielle pour sauver les terres de la spéculation capitaliste.

Il existe également un vaste réseau d'organisation transnational entre habitant.es parmi les plus pauvres du monde. Les SDI (Shack/slum Dwellers International – réseau international des habitant.es des bidonvilles) sont présents dans près de trente pays – l'Afrique du Sud, l'Argentine, l'Angola, la Bolivie, le Brésil, le Cambodge, la Colombie, le Ghana, l'Inde, l'Indonésie, le Kenya, le Laos, la Namibie, le Népal, le Malawi, le Mozambique, l'Ouganda, le Pakistan, les Philippines, la Sierra Leone, le Sri Lanka, le Swaziland, la Tanzanie, le Timor Oriental, la Thaïlande, le Vietnam, la Zambie et le Zimbabwe. Ce sont des petits groupes qui agissent localement, au sein de leurs villes ou leurs villages, et qui sont rattachés à d'autres « fédérations » de femmes du Sud global.

À Détroit, les espaces abandonnés suite à l'effondrement de l'industrie automobile ont été investis par des militantes afro-américaines membres du réseau de la Communauté noire de Détroit pour la sécurité alimentaire (DBCFSN). Fondé en 2006, le DBCFSN a créé une ferme alimentaire, D-Town Farm, pour la communauté noire de Détroit. Ce mouvement, qui pratique une agroécologie urbaine et résiste, notamment par des programmes éducatifs, à la fois au capitalisme, au racisme et au patriarcat, prône l'autonomie et la souveraineté alimentaire des communautés noires.

« Dans de nombreux pays, notamment, en Afrique, en Guinée Bissau, par exemple, les femmes les plus pauvres cultivent des jardins urbains (oignons, papayes, bananes, légumes) et élèvent des petits poulaillers devant leurs habitats au lieu d'y planter des fleurs. C'est ce que l'on peut appeler "l'économie de la casserole" qui permet d'assurer le lendemain. » (page 98)

Dans le Nord-Est du Brésil, une entreprise d'exploitation des cocotiers s'est installée. Pratiquant la monoculture sur des terres volées, les conséquences ont très vite été désastreuses pour le cycle de l'eau. Des puits se sont asséchés, des lagons ont été réduits, des cours d'eau détournés, la biodiversité aquatique a chuté, etc. Un groupe de soixante-dix femmes décide de s'opposer à cette agriculture industrielle. Elles forment, en 1986, le mouvement des travailleuses rurales (MMTR-NE) et pratiquent l'agroécologie comme instrument genré de luttes sociales.

« La mobilisation de ces paysannes représente un tournant dans les rapports de genre, un moment clef où les femmes quittent leur place assignée et, en première ligne de la lutte, affrontent, avec enfants dans les bras, les tracteurs venus déboiser les terres. » (page 111)

De nombreuses luttes sont menées partout dans le monde par des femmes qui privilégient la solidarité économique et le partage d'expériences à la concurrence et à l'hégémonie. Elles se battent en tant que femmes pour arracher aux hommes leur pouvoir décisionnaire et retrouver leur capacité d'initiatives, de choix de vie, de créativité et de prises de décision. Certaines n'hésitent pas à prendre les armes pour défendre les terres et renouer avec une autonomie de subsistance que le capitalisme patriarcal nous vole tous les jours. Les mouvements de résistance des femmes, même si elles ne se revendiquent pas féministes, sont des organisations politiques. Elles agissent en tant que femmes, ce premier sexe de l'humanité qui est exploité, violé, tué par le deuxième, celui des hommes. Ce sont elles qui se soulèvent en premier pour défendre les terres et la nature, pour préserver des savoirs genrés transmis intergénérationnellement entre femmes. Il semble que trop nombreux

encore soient les hommes qui pensent, malgré tout, tirer profit de l'écocide :

« Si le mouvement Chipko est un mouvement de femmes, c'est aussi parce que les hommes de leurs propres tribus étaient moins déterminés à se battre contre l'abattage des arbres parce qu'ils y entrevoyaient une occasion d'embauche comme bûcherons par les compagnies forestières commerciales, faisant fi de l'importance de la forêt pour la subsistance alimentaire. » (page 108)

Le silence, voire le dédain, de nombreux écologues et universitaires envers les luttes écoféministes témoignent de leur manque de compréhension du capitalisme patriarcale, de leur ignorance ou de leur mauvaise foi concernant l'importance des théories et analyses féministes et l'implication des femmes dans les luttes. Ils préfèrent garder leurs œillères que questionner et modifier, concrètement, humblement et dans la pratique quotidienne, leurs modes de fonctionnement, quitte à reproduire les comportements oppressifs du capitalisme patriarcal.

Ana Minski

Notes :

1. Sur ce point, je pense pour ma part que toute forme de domination masculine porte en soi la violence spécifique au capitalisme : concurrence, hégémonie, exploitation, guerre. La domination du sexe masculin sur la nature est antérieure à l'industrialisation et à l'expropriation des communs.
2. Françoise d'Eaubonne, *Le féminisme ou la mort*, Le passager clandestin, 2020, 336 pages.

3. Françoise d'Eaubonne, *Écologie et féminisme, révolution ou mutation*, publié en 1978 par ATP, réédité en 2018 par Libre et Solidaire., in Albertini, p. 18.

4. C'est moi qui précise « capitalisme salarial ». Ce que certains auteurs nomment pré-capitalisme n'est, selon mes analyses, qu'une différence d'ordre technique. Le capitalisme est une accumulation de richesse, qu'elle soit matérielle ou financière. Il consiste en l'accaparement de biens au bénéfice d'une minorité aux dépens d'une majorité. Le capital, matériel ou financier, offre prestige et/ou pouvoir. Le capitalisme est plus ancien que la société marchande et si l'une ne peut fonctionner sans l'autre, l'inverse n'est pas vrai.

5. Figueroa Helland, L., C. Thomas et A. Pérez Aguilera (2018), « Decolonizing food systems : Food sovereignty, indigenous revitalization, and agroecology as counter-hegemonic movements », *Perspectives on Global Development and Technology*, n o 17 : 173-201.

6. Je rajouterai, à titre personnel, que la mission civilisatrice est un projet de domestication globale. La domestication est l'esclavagisation d'animaux non humains et humains. Elle entrave, physiquement et psychologiquement, les corps en vue de les soumettre pour en exploiter la force de travail. Elle rend possible la manipulation technoscientifique des corps à des fins de contrôle totale du vivant.

7. « (...) en 1990, 842 millions de personnes étaient chroniquement sous-alimentées (FAO, 2008a). Parmi elles, 70 % sont des femmes, en majorité des paysannes, et 20 % des sans-terres. » (page 57)

8. Voir à ce sujet le dernier livre de Geneviève Pruvost, *Quotidien politique* aux éditions La découverte.

9. Je mets ici des guillemets parce qu'il me semble dangereux d'accoler le mot travail au mot reproductif.

La dernière pluie



2085

Elle attendait impatiemment ce moment. Le moment où la pluie arroserait toute la région. Une pluie torrentielle prévue pour dans une heure ou deux. L'eau manquait, la végétation était quasiment sèche, tout le monde avait soif. Elle ne se lavait plus à l'eau, elle n'en avait plus assez. Lors des rares pluies, elle installait dans tout son jardin une cinquantaine de récipients de toutes tailles pour récolter de l'eau, en vue des sécheresses à venir. Cette fois-ci cela faisait plus de deux mois et demi que la pluie n'avait pas mouillé le sol sec. La terre craquelait, l'herbe était jaunâtre, les rivières étaient à sec et les bouches également. Elle avait un si grand espoir ! Cette fois-ci, elle avait disposé dans son jardin une centaine de grandes poubelles noires bien propres prêtes à accueillir l'eau si précieuse. Elle voulait remplir une grande réserve qui lui permettrait de tenir plus de trois mois, car les pluies étaient de plus en plus espacées dans le temps. Elle avait acheté les poubelles la veille et (avait) passé toute sa soirée à les nettoyer soigneusement pour pouvoir boire l'eau qui allait s'y déverser. Maintenant, elle attendait à sa fenêtre, le dernier verre d'eau de sa précédente réserve en main, espérant de tout cœur que la pluie serait torrentielle. Elle regardait les aiguilles de sa montre trotter au centre de son cadran : la pluie était censée arriver.

La pluie avait maintenant une heure de retard, mais la jeune fille gardait toujours espoir. Elle se rappelait de ce que lui disait son père. Il lui disait qu'un jour, la terre s'assécherait complètement et que jamais plus il n'y aurait de pluie ni d'eau. Elle n'y croyait pas, ou plutôt ne voulait pas y croire. Elle était née dans un monde où l'eau manquait déjà, où ses parents lui disaient à longueur de journée que l'eau était précieuse. Elle y comptait plus que tout, elle avait besoin d'eau.

...

Deux heures de retard. Son stress commençait à lui piquer le ventre et les yeux et elle avait finalement vidé son verre d'eau dans la réserve au cas où. Ses yeux fixaient le ciel, elle avait le regard insistant. Elle avait des maux de tête qui lui donnaient l'illusion de voir des gouttes d'eau chuter vers le sol terreux.

...

Cinq heures de retard. Il n'y avait plus une once d'espoir dans le cœur de la jeune fille. Elle aurait tant aimé espérer mais elle n'y arrivait plus. Après un court instant de réflexion, elle sortit dans l'herbe desséchée. Elle leva la tête vers le ciel bleu, sans nuages et lâcha une larme. Cette larme fut à jamais la dernière goutte d'eau qui toucha la terre sèche de son jardin.

Jade Blanc-Loiret

« La chance de toujours aimer,
avec la même force,
n'appartient qu'à celui
qui aime sans espoir. »

Unica Zürn

Le jardin des livres

Je me levai ce matin-là, nostalgique. Voilà 25 ans que j'exerçais mon métier. J'étais jardinier et j'adorais mon travail. J'entretenais les plantes avec amour, je leur parlais, leur racontais ma vie, il m'arrivait même de leur chanter des chansons. Je me sentais vraiment bien quand j'étais en leur compagnie. Arroser, désherber, récolter, c'était ma passion.

Je travaillais au Jardin National des Livres. C'était une grande étendue verte, remplie de compactus dans lesquels poussaient tous les livres du pays. Chaque secteur du jardin représentait une catégorie de livres. Il y avait une récolte par année. Les compactus germaient au printemps puis fleurissaient en été et au début de l'automne, ils donnaient leurs fruits : les livres. Le jardin étant à ciel ouvert, les magnifiques compactus pouvaient profiter du bon air plein de pensées, de connaissances et d'imagination qui circulait. Seulement voilà. Cela faisait maintenant plusieurs années que le jardin donnait de moins en moins de livres. La qualité laissant à désirer de plus en plus. Au début, je pensais que c'était de ma faute, que je ne m'en occupais plus assez bien alors je me donnais davantage de peine, mais chaque année, il y en avait moins, malgré mes efforts et le cœur que j'y mettais.

J'arrivai donc au travail, la période de la récolte approchait. Je me dirigeai au début de l'indexation pour commencer l'entretien du jardin en voyant avec horreur que cette année serait catastrophique. Je décidai alors de m'asseoir un instant pour réfléchir à la cause de cette baisse de productivité. C'est alors que je sentais une brise me parcourir le visage que je compris.

Les composants de l'air indispensables aux compactus ne devaient certainement plus être à la hauteur. Mais que se passait-il donc ? Les gens du monde entier par leurs pensées, leur richesse d'esprit apportaient tout ce dont les livres avaient besoin pour pousser. Y avait-il une régression de la culture ? Sans aucun doute ! Il n'y avait aucune autre raison possible. Hélas, je ne pouvais pas faire de miracle. Je ne pourrais peut-être pas sauver la culture de livres, mais j'avais la possibilité de faire quelque chose. Apporter aux compactus un peu plus d'engrais naturel nécessaire à leur développement. Je pris donc soin du jardin comme chaque jour, puis, en partant, je décidai d'aller à la bibliothèque. J'empruntai une dizaine de livres de toute sorte et rentrai chez moi. Je devrais à partir de maintenant en lire tout le temps, dès que j'aurais du temps libre. Je pourrais partager mes connaissances avec mes compactus. Peut-être que ça ne changerait rien, mais je devais essayer, ça ne me coûterait rien.

Trois semaines passèrent, j'avais déjà appris une multitude de choses sur beaucoup de sujets. Je parlais aux plantes de tout ce que je savais. Un matin, je commençai à récolter les livres. Ils étaient fins et ne respiraient pas l'intelligence. Avec un peu d'espoir, je me dis que je n'en étais qu'au début. Mais quand à la fin de la journée, j'eus parcouru toute la catégorie des romans, je pus aisément me dire que les gens manquaient cruellement d'imagination. Le lendemain, je me mis à récolter les livres scientifiques. Ils avaient meilleure allure. J'en ouvris un pour lire un peu et examiner. Je tombai sur la plus aberrante affirmation de ma vie ! Je refermai le livre rapidement en me disant que l'heure était grave. Je devais continuer à lire et à me cultiver, à développer mon imagination et ma créativité. C'était important et même vital pour ces pauvres compactus qui ne donnaient plus que des livres de piètre qualité et en quantité

insuffisante. C'était comme si les gens ne lisaient plus et ne s'intéressaient plus à rien.

Une année plus tard, j'avais lu des centaines de livres, je m'étais étonné moi-même de tout ce que je savais à présent. Mais j'avais bien peur que tout cela n'ait servi à personne d'autre qu'à moi-même. Je continuais de m'occuper du jardin, avec amour, mais c'était comme si les compactus n'allaient plus rien

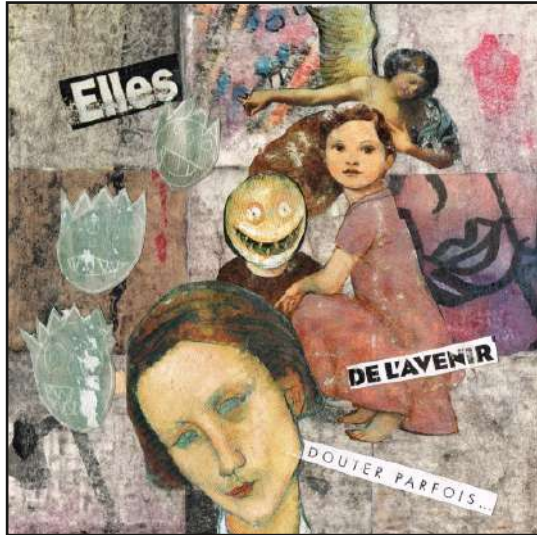


faire pousser, ils avaient mauvaise mine. Sauf un qui avait une petite partie qui allait à merveille, comme s'il préparait un livre d'exception. Cette année, il avait une forme particulière, ses feuilles prenaient une couleur légèrement argentée, c'était étrange. Mais au moins, on aurait un bon livre, c'était mon seul réconfort.

Un matin de récolte, je parcourais justement le compactus qui contenait ce petit compartiment qui promettait un livre incroyable quand j'arrivai devant le fruit qui avait poussé. J'écarquillai les yeux, je n'en revenais pas ! C'était impossible ! Et pourtant... J'avais devant moi une chose qui dépassait tout ce que j'aurais pu imaginer. Comme si l'inculture et le manque d'esprit et d'imagination avait donné naissance à une nouvelle espèce. Voilà qu'avait poussé, cette année, pour la première fois, une sorte de tablette, comme un écran. Je la regardai sous toutes ses formes, une pomme était dessinée au dos.

Lolidol

Pardonner pour se reconstruire après un trauma : info ou intox ?



C'est une affirmation qu'on trouve sur des sites de coaches de vie, sur les réseaux sociaux et même sur des murs féministes : pardonner aux agresseurs serait un moyen de se reconstruire après une agression, voire le passage indispensable vers une reconstruction. Exemple trouvé il y a quelques jours sur les réseaux sociaux, ce statut d'une femme qui, parce qu'elle a été victime de violences de la part de son ex-mari, se présente sur sa page d'accueil comme « consultante experte en violences conjugales » et vend son expertise, comme conseil ou conférencière, à des associations, organisations, etc. Sur cette page d'accueil, rien n'indique qu'elle ait de quelconques diplômes en psycho-traumatologie ou en psychiatrie, il s'agit apparemment d'une experte auto-proclamée.

Dans ce statut, cette personne raconte comment son ex-mari la battait devant ses enfants, buvait, la soumettait à un contrôle

coercitif permanent (espionnait tous ses mouvements, la suivait, la harcelait, etc.) et a fini par une double tentative d'assassinat sur elle et sur son père. Ayant appris que cet homme, incarcéré dans une prison américaine, était en mauvaise santé et n'avait peut-être plus très longtemps à vivre, elle a décidé de lui rendre visite, pour lui dire qu'elle lui pardonnait. Et elle rapporte que cet acte l'aurait libérée, parce que selon elle, l'absence de pardon vous emprisonne dans la rancune et la colère.

En quoi la colère ou la rancune envers un meurtrier seraient-elles nécessairement négatives ? Pourquoi faudrait-il nécessairement s'en libérer ? La colère, la rancune sont une réaction normale, saine et totalement justifiée face à un tyran domestique qui vous a violentée pendant des années et a finalement tenté de vous assassiner ; chez une victime de tentative de meurtre, c'est l'absence de colère qui serait anormale et préoccupante.

Plus généralement, ressentir ces émotions face à la violence et à la tyrannie, qu'elle soit domestique ou étatique, est positif puisque cela signale un refus de la loi du plus fort, une sensibilité à l'injustice, la présence d'une éthique chez l'individu qui les éprouve : c'est par ce ressenti de colère et d'indignation que commencent toutes les révoltes contre les systèmes d'oppression. La mansuétude bisounoursienne de cette experte peut à première vue paraître admirable mais elle ne signale en fait que l'internalisation de cette vieille norme sexiste selon laquelle les femmes doivent être douces, indulgentes et pacificatrices et que la colère serait inacceptable chez elles, alors qu'elle est parfaitement licite chez les hommes et même constitutive de leur identité virile : loin de chercher à s'en libérer, au contraire ils l'extériorisent, voire la cultivent et s'en servent comme d'un instrument pour affirmer leur pouvoir. Ce double standard flagrant qui prétend priver les femmes (et elles seules) de leur légitime colère contre leurs agresseurs doit être a priori suspect.

Si cette position n'engageait qu'elle, il n'y aurait rien à en dire mais, en tant qu'« experte en violences conjugales », elle préconise le pardon aux agresseurs comme essentiel dans le processus de reconstruction des victimes : ce dangereux conseil est donc susceptible d'être suivi par les victimes de violences qui la lisent.

Il est important de rappeler que la notion de pardon est à l'origine une invention chrétienne – le pardon est un devoir prescrit aux chrétiens dans le Nouveau testament : le chrétien renonce à juger lui-même la personne qui lui a fait du mal et remet ce jugement à Dieu (par-donner) ; mais si l'on ne croit pas en un Dieu qui punit les méchants, comment justifier le pardon ?

Dans la version moderne du pardon – c'est le cas chez cette « experte en violences conjugales » – il n'est plus question de s'en remettre à Dieu mais, paradoxalement, de se guérir des traumatismes que les agresseurs vous infligent en leur pardonnant : si l'on pardonne, ce serait d'abord pour son bien. En fait, les psychiatres ne préconisent nullement un quelconque « travail de pardon » pour se reconstruire, la guérison des traumatismes par le pardon n'est pas un concept clinique, juste un concept d'opinion commune, sans validité médicale.

Ce concept étant à l'origine constitutif du dogme d'une religion monothéiste, expression archaïque de l'idéologie patriarcale, on peut suspecter a priori son caractère sexiste (bref rappel : une idéologie, en gros, c'est la version de la réalité élaborée par les catégories dominantes pour servir leurs intérêts, imposée à l'ensemble de la société et en particulier aux dominé.es qui, en internalisant ce point de vue, s'identifient à leurs exploiters, à leurs opinions et à leurs objectifs et acceptent leur autorité, leur évitant ainsi d'avoir constamment à recourir à la violence pour l'imposer).

Et en effet, passé au crible de l'analyse féministe, le caractère genré et sexiste du concept de pardon saute aux yeux : c'est aux dominé.es et en particulier aux femmes (bien plus souvent victimes des hommes que l'inverse) que l'on demande de pardonner. De pardonner quand leur mari les trompe, les bat, de pardonner des viols conjugaux, de pardonner l'inceste paternel etc. Il s'agit évidemment d'un pardon à sens unique, toujours des femmes vers les hommes, rarement l'inverse : les hommes ne plaisaient pas avec la chasteté et la fidélité des femmes. Autrefois, dans certains pays d'Europe (Italie, Albanie), quand un mari découvrait, ou seulement soupçonnait, que sa femme était infidèle, il pouvait la tuer sans aucune conséquence pénale : il s'agissait d'un crime d'honneur protégé par les codes législatifs d'alors. Bien évidemment, la réciproque n'était pas vraie, une épouse qui tuait son mari pour cause d'infidélité ou de violences était habituellement punie de mort. Un père dont la fille avait « fauté » ou même avait été violée pouvait la tuer pour laver l'honneur de la famille.

Au XIXe siècle, le Code Napoléon reconduit ce double standard : l'adultère du mari n'y est pas une cause de divorce mais l'adultère de la femme si. Jusqu'en 1975, sans avoir d'existence légale, le concept de « crime passionnel » (crime très majoritairement commis par des hommes sur des femmes) avait valeur de circonstance atténuante pour les auteurs de féminicides traduits devant les tribunaux. Encore de nos jours, quand une femme victime des violences de son époux depuis des années finit par se rebeller, et dans une situation qui s'apparente à de la légitime défense, ose le tuer, elle sera plus sévèrement punie qu'un homme ayant assassiné son épouse ou ex. Le féminicide pour cause d'infidélité, réelle ou imaginaire, continue à représenter un pourcentage appréciable du nombre total des féminicides : c'est la troisième cause recensée de ces crimes, avec un pourcentage d'environ 7% du chiffre total ; par contre, les femmes sont censées faire preuve d'indulgence et de compréhension face à ces inévitables « coups de canif dans le

contrat » dus à ces fameuses « pulsions incontrôlables » masculines, et ne pas en tenir rigueur à leur compagnon : l'impératif du pardon, concept genré, est une pseudo-morale imposée exclusivement aux dominées par les dominants, et à leur seul bénéfice.

Les avantages de cette morale du pardon à sens unique sont évidents pour les hommes : quoiqu'ils aient fait, quelles que soient les violences et abus divers qu'ils infligent aux femmes pour les garder sous leur contrôle, on doit les excuser, effacer leur ardoise, c'est la religion catholique (c'est-à-dire les hommes qui en élaborent les dogmes et en dirigent les institutions depuis ses origines) qui nous le dit. Et maintenant des « psychologues » et consultant.es en développement personnel recyclent ce « message libérateur ». Car le pardon serait bon pour nous, il nous permettrait d'évacuer nos traumatismes, de tourner la page, de retrouver la paix. De nombreuses femmes, et même des féministes, acceptent béatement cette mystification patriarcale.

Le pardon n'est bon que pour ceux qui sont pardonnés et qui, après avoir violé et battu des femmes, peuvent dormir la conscience tranquille, sans craindre la rage, la vengeance ou la rébellion de celles qu'ils ont horriblement traitées, ni la sanction de la justice. C'est une façon de supprimer la légitime colère des victimes, de leur intimer de cesser de plomber leur entourage avec leurs griefs et leur ressentiment, de pacifier les relations familiales et sociales sur leur dos, de remettre le compteur à zéro pour les agresseurs, alors que les victimes doivent vivre avec les conséquences de l'agression, souvent ineffaçables, toute leur vie (cauchemars, flashbacks, angoisse, invalidité, addictions etc.).

Je me souviens d'avoir vu ma première victime de violences conjugales (je veux dire identifiée publiquement comme telle) alors que j'avais une douzaine d'années : une femme du voisinage, handicapée en chaise roulante qui vivait seule avec sa fille et dont on disait, à mots couverts, qu'elle était paralysée à la suite d'une chute dans un escalier, et que ce serait son ex-mari ivrogne qui la battait régulièrement qui l'aurait poussée. Cette femme aurait-elle dû pardonner à celui qui l'avait condamnée à la chaise roulante à vie ?

Les spécialistes en psycho-traumatologie ne disent absolument pas que le pardon soit nécessaire à la reconstruction des victimes ; Alice Miller en particulier insiste sur ce point : « le pardon ne supprime pas la haine latente et la haine de soi-même, il les enfouit de manière très dangereuse » (1). Et c'est logique : pardonner, c'est poser qu'un acte de volonté, donc conscient, peut faire disparaître un trauma et les émotions intenses qui en découlent – la colère, la haine, l'angoisse – et même en libérer notre inconscient. Or c'est impossible : nous pouvons contrôler nos actes mais pas ce que nous ressentons, et encore moins les affects et les peurs diffuses qui fermentent dans les profondeurs de notre psyché. Pardonner, c'est balayer nos émotions sous le tapis, ce qui augmente leur emprise sur nous, car plus nous les refoulons, plus elles nous influencent, et de façon d'autant plus pernicieuse que cette influence devient indétectable – somatisations, comportements à risques, addictions, automutilation, accès de panique irraisonnés, etc. : le trauma refoulé s'exprime par les symptômes.

Proposer le déni comme méthode de reconstruction est un non-sens thérapeutique parce que ce qu'on refoule essaye désespérément de refaire surface : nous pouvons empêcher nos émotions de contrôler nos comportements, nous pouvons les refouler mais nous ne pouvons pas les éradiquer. Le pardon ne peut pas être une stratégie de résilience à destination des femmes victimes de violences masculines car il ne guérit pas le

traumatisme, il le camoufle.

J'ai plusieurs exemples autour de moi de personnes qui ont cru que le pardon pouvait les guérir de leurs traumatismes, elles ont cru en particulier que pardonner les dispensait de suivre une psychothérapie suite à des violences graves subies dans l'enfance et ont mis en œuvre des solutions contre-traumatiques qui ont prolongé l'agression initiale (dissociation, évitement social, prise de médicaments au long cours, addictions, refus de se soigner/faux sentiment d'invincibilité – -et bien sûr déni). Certaines de ces personnes sont mortes jeunes, après avoir connu de graves problèmes d'alcoolisme et de toxicomanie, de difficultés relationnelles, de dépression, de troubles mentaux et de mal-être général.

Le pardon des agresseurs peut-il être considéré comme une démarche féministe ? Évidemment non, et pour de multiples raisons : pardonner, se réconcilier avec son agresseur, c'est obéir à une injonction patriarcale millénaire qui est un élément essentiel de notre socialisation féminine : dès la cour de récré, nous sommes socialisées à pardonner aux hommes, à minimiser leurs violences (« s'il te harcèle, c'est que tu lui plais »), à toujours les aimer quoiqu'ils nous fassent, à maintenir le lien à tout prix et à ne jamais les rejeter totalement : il est vital pour eux que le lien hétérosexuel ne soit jamais rompu car il est ce qui rend possible notre exploitation. Par définition, nous conformer à ce que les hommes prescrivent aux femmes depuis des siècles ne peut pas être considéré comme féministe.

Cette socialisation au dévouement à sens unique qui dresse les femmes à mater tout le monde en s'oubliant elles-mêmes, à défendre même ceux qui leur font du mal, à nier leurs blessures pour pouvoir pardonner les offenses, à ignorer leurs propres besoins, à piétiner leur dignité et à toujours arrondir les angles pour ne pas faire tanguer la barque nous inculque des comportements-réflexe de sœurs de charité, d'infirmières et de

nous d'autant plus difficiles à contrôler qu'ils ne sont pas conscients : dès que quelqu'un.e semble avoir besoin d'aide, nous volons à son secours, instinctivement – nous avons appris qu'aider est notre vocation, la chose que nous savons faire, notre fonction sociale par excellence. Pardonner c'est assumer les rôles stéréotypiques que le patriarcat nous assigne : soigner, protéger, pacifier – aux dépens de notre santé, de notre protection et de notre paix.

Il n'y a rien de mal en soi dans le care et la solidarité, ce qui pose problème d'un point de vue féministe c'est, outre leur non-réciprocité, le caractère de réflexe non analysé de ces comportements, le fait que nous les adoptons systématiquement et sans réfléchir, dans des situations où ils sont inadaptés, voire contre-productifs : pardonner à un repris de justice meurtrier qui n'a cessé d'être dangereux que parce qu'il est incarcéré, qui vous a battue et terrorisée pendant des années, a traumatisé vos enfants témoins de ces violences et a tenté de vous assassiner, ainsi que votre père, ce n'est pas de la bonté, c'est du masochisme.

Cela devrait être évident : dans la mesure où le pardon libère les agresseurs de toute responsabilité et protège leur impunité, il ne peut qu'être dommageable pour les victimes. En pardonnant à son agresseur, une femme se soumet à sa volonté, répétant ainsi le schéma de l'agression. Qui plus est, en introjectant la volonté destructrice de son bourreau, elle s'auto-victimise, continuant ainsi le « travail » de destruction à sa place. Une victimation étant toujours une humiliation – le violeur, le batteur vous a rabaisée, vous a utilisée comme objet pour sa gratification sexuelle et narcissique, il s'est servi de vous ; quand vous lui pardonnez, vous vous humiliez à nouveau, vous ravalez votre fierté, vous vous rabaissez devant lui – mais cette fois-ci, il ne vous force pas, votre soumission est volontaire. La soumission volontaire est le degré ultime de la soumission : l'agresseur ne contrôle pas seulement votre comportement, il s'est installé

dans votre tête (la « colonisation psychique »), il contrôle vos pensées et n'a même plus besoin de recourir à la coercition et à la violence pour vous faire faire ce qu'il veut.

En fait, le besoin de cette femme de pardonner à tout prix à son ex, de mendier un mot d'excuse de sa part pour se sentir enfin « libérée » et pouvoir tourner la page met en évidence à quel point elle est encore suspendue, comme pendant leur relation, aux moindres faits et gestes de son bourreau, à quel point sa parole est encore importante pour elle, puisqu'elle croit qu'un mot de lui aura le pouvoir magique d'effacer son trauma. À un moment de leur entretien, son ex lui déclare qu'elle « a été une bonne épouse, la meilleure des épouses », et ce compliment lui fait un immense plaisir : avoir été la domestique dévouée de ce criminel pendant des années, et le fait qu'il lui décerne une sorte de médaille pour cela la remplit de fierté, la moindre marque d'approbation de sa part la rend heureuse et efface des années de violences. Ce que signale ce comportement de mendicante, ce n'est pas une libération du trauma, c'est au contraire une situation d'emprise et de « trauma bonding » non résolue : une femme victime d'un syndrome de Stockholm, pleine d'empathie pour son tortionnaire et incapable de rompre ses liens affectifs avec lui.

En pardonnant, une victime reconnaît implicitement que sa vie, ses souffrances, son mal-être post-traumatique sont moins importants que la vie, l'avenir et le bien-être de son agresseur : on enseigne aux femmes qu'il ne faut pas dénoncer les violeurs ou les pères incestueux parce qu'elles vont ruiner leur carrière et briser leur famille. Pardonner, c'est reconnaître que protéger les hommes – leur réputation, leur carrière, leur vie – est plus important que se protéger soi-même, c'est valider qu'ils comptent plus que vous. Cette attitude d'abnégation féminine

autodestructrice est révélatrice d'une profonde identification masculine : si cette experte a pu vivre de longues années avec un homme violent, c'est qu'elle lui a beaucoup pardonné – beaucoup trop. Lui pardonner de nouveau, c'est continuer à s'écraser devant lui.

La socialisation féminine à l'altruisme sacrificiel est une entreprise de masochisation collective des femmes qui est essentielle au maintien de la domination masculine : elle vise à leur faire internaliser qu'il est normal et inévitable que les hommes les fassent souffrir, qu'elles doivent non seulement subir ces souffrances sans se plaindre et ne jamais se révolter contre leurs oppresseurs mais qu'elles doivent en plus excuser et aimer ceux qui leur font du mal et ne jamais cesser de les soigner et de les guérir. Et même de les guérir des remords que les violences qu'ils leur ont infligées pourraient éventuellement leur inspirer sur le tard : cette femme rend visite dans sa prison à celui qui a essayé de la tuer, pour qu'il puisse mourir l'âme en paix, débarrassé de toute culpabilité.

Et l'experte en violences conjugales plaide pour une « justice restaurative », c'est-à-dire pour qu'une rencontre entre victime et agresseur ait lieu, qu'un dialogue s'instaure entre eux, que la victime comprenne quelles ont été les motivations de l'agression, quelles circonstances, nécessairement atténuantes, ont fait de lui un agresseur, un tel échange devant déboucher sur le pardon et la réconciliation. Mais le plus souvent, les agresseurs ne reconnaissent pas leurs torts, au mieux présentent des excuses insincères, aucune réparation n'est effectuée (une réparation est-elle même possible ?), la confrontation est un échec, et les victimes en sortent déçues voire retraumatisées. Dans le cas de cette experte, quelle crédibilité peut-on accorder aux quelques mots de repentir de son ex, repris de justice incarcéré, malade et âgé qui, s'il était encore libre, jeune et vigoureux, continuerait sans doute à violenter des femmes ?

En réalité, la justice restaurative ne restaure que la tranquillité des hommes violents et la paix sociale et familiale, rien ne change pour la victime, à qui on demande d'oublier son trauma et de se préoccuper avant tout de la rédemption de son agresseur. La justice restaurative envoie le message que la paix sociale et familiale doit passer avant la santé et la sécurité des femmes, et la seule chose qu'elle restaure, c'est l'ordre patriarcal.

Car le pardon et la réconciliation avec les agresseurs, en plus de compromettre la santé mentale des femmes, leur dignité et leur estime de soi, les met directement en danger : il devrait être évident pour cette « spécialiste des violences conjugales » que se réconcilier avec son agresseur, c'est s'exposer à de nouvelles agressions de sa part : si la colère est une protection contre ces agressions, pardonner en prive les femmes. Plus généralement, le pardon, en contribuant à l'impunité des agresseurs et en faisant en sorte que ceux-ci échappent aux conséquences de leurs agressions, encourage la violence masculine. Face à une agression, la justice doit passer et le pardon ne doit en aucun cas s'y substituer. Recommander le pardon aux agresseurs, c'est faire passer le message que, finalement, les violences conjugales, et même une tentative de meurtre, ce n'est pas si grave, cela dédramatise et relativise ces violences et les normalise objectivement.

Il est préoccupant de penser que des femmes suivront les aberrants conseils de cette experte dont l'irréflexion évoque la démarche d'une autre experte auto-proclamée, se disant spécialiste de la pédophilie et des thérapies de reconstruction des personnes ayant été victimes de pédocriminels, et qui se vante d'atteindre cet objectif en mettant en contact des pédophiles et des victimes (oui, vous avez bien lu). Les exposant ainsi, au mieux à une réactivation traumatique voire à une ré-agression par les prédateurs ainsi rencontrés.

Le concept du pardon aux agresseurs comme libérateur du trauma est une aberration : il est insane de croire que c'est l'auteur du trauma qui détient le pouvoir de vous en guérir.

Et quand des personnes, comme cette experte, présentent comme féministes des normes de comportement que l'idéologie dominante (c'est-à-dire patriarcale) prescrit aux femmes depuis des siècles et dont l'observation compromet leur dignité, leur sécurité et leur santé mentale, on doit systématiquement mettre en doute la validité de leurs affirmations.

Francine Sporenda

publié sur le site <https://revolutionfeministe.wordpress.com/>

Notes :

1. Miller : <https://www.alice-miller.com/a-propos-du-pardon/>



« La simple vie
que je cherche encore
Elle gît
tout au fond de moi
leur pêché a tué
toute pureté »
Laure

Deux poèmes

La vie ne serait-elle qu'un long dialogue de sourds avec les morts, nos morts ?

Chacun charrie ses défunts, certains des villes entières, des peuples. Litanies sans fin de noms gravés dans le granit de l'âme. Parfois nous vivons à peine, certains morts pèsent si lourds. Nous devrions les lâcher, tous, lâcher nos morts, qu'ils s'envolent.

Je n'aime pas les cimetières. Les seuls cimetières supportables sont les très vieux cimetières, là où les défunts oubliés se mêlent aux lierres centenaires pour briser leurs caveaux.

Cathy Garcia-Canalès,
in Celle qui manque, à tire d'ailes éditions

tu sais
tu sais la roue qui
éparpille
dissout
tu sais l'alternance
la vanité
puis tu oublies
et courbée sur l'enclume
commences à forger
ton prochain
serre-gorge



Cathy Garcia-Canalès,
in Ombromanie, Encre vives éditions

L'ensorcelée

à Pauline et Tina

« La poésie est un hurlement qu'ont fait - que font - les êtres dans la nuit. » (A. Pizarnik, *Journal : Premiers cahiers 1954-1960*)

1.

Jeanne se concentrait pour ne pas briser le charme, ne pas perdre pied, ne pas succomber. Plus que tout, elle espérait maintenir cette tension sans jamais céder, malgré les tempes houleuses et les élans irrépressibles. Bien qu'elle ne puisse être certaine de la réciprocité de ses sentiments, l'amour se pressent tout autant que la haine. Aussi, rien n'échappait au regard perçant de l'homme, jaloux et soupçonneux, dont elle craignait la violence. Elle n'avait d'autre choix que de contenir la vague brûlante qui la submergeait. Elle s'enfermait dans un silence obstiné, craignant d'être trahie par sa propre voix, tant elle se sentait troublée, fébrile, bégayante. L'étrangère, arrivée la veille, parlait librement. Peut-être trop, pensait Jeanne, qui s'inquiétait pour cette femme qui osait marcher seule sur les sentiers des souffleurs de verre.

Cette rencontre avait éveillé en elle une ferveur inconnue. Cette nuit-là, elle ne pouvait rester enfermée dans sa chambre qu'elle quitta silencieusement pour marcher sous les étoiles. Était-ce désir ou amour ? Élan de tendresse ou simple toquade ? Elle se souvint des paroles de son amie défunte :

« L'amour, ma chère Jeanne, est une déhiscence de laquelle coule un facétieux torrent. »

Elle désirait ardemment rejoindre l'étrangère, mais elle n'osait pas. Bien qu'elle ait été prête à se délester de toutes ses obligations, à risquer l'aventure, l'incertitude amoindrissait son courage. Et, peut-être aussi, la peur de se tromper. Ce sentiment qui la dépassait n'était peut-être rien d'autre qu'une énième tentative pour fuir l'ennui d'une vie domestique.

2

Elles se faisaient face mais n'osaient se regarder. Leurs yeux fuyaient vers les sommets montagneux qui se superposaient en négatifs sombres, vers les chats harets qui quémандаient leur pitance, vers les châtaigniers qui s'élançaient sur le versant nord, vers les vignes qui se jetaient à l'est. La luminosité ardente alourdisait l'air, mettait à nu la brutalité d'une tendresse intempestive. Des nuées invisibles tissaient leurs corps d'une toile magnétique. Chacun de leur geste distillait la précieuse lenteur d'une danse hypnotique.

L'étrangère ne resterait que quelques jours. Bientôt, elle partirait. À cette pensée, le cœur de Jeanne se serrait. Son corps se raidissait pressentant la souffrance à venir.

Soudain, une dizaine de mouches apparurent sur le mur de la maison. Elle écouta leur bourdonnement nuancé qui se répandait autour d'elles. « Bel-zé-buth », appelaient les diptères. Et Belzébuth, en effet, n'était pas loin. Son ombre rythmait les scintillements de l'air chaud sur le mur blanc. Feignant l'indifférence, elle se leva. Le dégoût de la simulation l'emplit de mélancolie. Elle brûlait de se perdre dans le roc foudroyé des sentiments. Belzébuth, faune des bouillonnements, l'entraînait déjà dans sa solitude.

Plonger dans la résurgence lui avait toujours été interdit. Elle devait rester de ce côté-ci, lui disait-on depuis l'enfance. Elle appartenait aux hommes-machines, ceux qui s'activent, qui se lèvent tôt, qui broient, qui coupent, qui scient, qui bétonnent, qui s'embarquent, s'ubiquisent, se virtualisent, s'immolent de portrait en portrait, toujours plus vite, toujours plus loin dans la vacuité des nombres. Elle appartenait aux appétits qui s'accouplent pour reproduire l'expérience virale de la désincarnation. Perdre cette vie lui était moins effrayant que subir la séparation. L'exigeante passion la poussait à fuir, six pieds sous terre, ce monde utilitaire et matérialiste.

Elle posa ses pieds nus sur la mousse qui recouvrait la roche, but l'eau glacée et lourde d'obscurité, y plongea ses jambes, son sexe, son ventre, ses cheveux, son visage. Elle se noyait dans cette idée d'amour absolu qui s'épanouit au mépris des convenances, des incertitudes, des lois de l'attraction. « Inutile, irraisonnable, irrationnelle, impossible » ne taraudaient plus son corps. Dans le bassin de galets et d'algues, son âme terrestre se déployait et s'y mêlait. Elle émergea au bruissement d'ailes d'un épervier juché sur le hêtre mort qui surplombait les deux rives. Elle claquait des dents, des frissons lui parcouraient la peau. Le froid succédait au flambeau des affinités secrètes et les transmuait.

Elle posa sa paume sur l'autre rive, là où les plus vieux arbres règnent, où vivent des créatures malicieuses capables de modifier l'ordre du monde. Ce n'était plus les mouches domestiques, mais les moustiques qui lui indiqueraient désormais le chemin. Le clapotis de ses pas sur les bogues rubéfiées déchaînait piqûres et morsures. Les ronces s'accrochaient à ses chevilles, le fragon lui fouettait les mollets, le houx, les bras et le visage. Échevelée, elle courait, ses pieds recouvrant de sang la voie siliceuse. Elle arriva dans une clairière aux hautes fougères d'où la voie lactée était visible. Une silhouette, assise au sol, guettait la nuit. Elle se glissa, en

soupir de dormeuse, près d'elle. De la terre sableuse une émanation de bois putride accompagnait ses pas. Filante comme une écume abandonnant l'océan, une étoile se déversa sous le tapis de feuilles mortes.

Allongée, visage contre terre, elle inspira ce souffle du cosmos. Atteinte d'une quinte de toux, elle se redressa et cracha la constellation de la lanceuse d'osselets. Comme une maladie se répand dans les os, les nerfs, les tendons, le cerveau, l'atmosphère était devenue fiévreuse. D'où lui venait donc cette impression de déjà vu ? D'où cette reconnaissance de l'évidence ? Le destin existe-t-il ? Elle en avait toujours douté. Tout avait toujours été difficile et périlleux, aucune amertume ne lui avait été épargnée, elle n'espérait aucune grâce. Pourtant, il lui semblait que quelque chose de nouveau, qu'une force indicible, était entrée en elle.

Sa compagne se leva. Le ciel se teintait de rose. Il était l'heure d'affronter la réalité. Elles se dirigèrent toutes deux vers la verrerie. Il n'y aura pas de corde au cou. Du cimetière familial, elles brisèrent les stèles qui imploraient l'éternité. Miraculeusement, le cinabre coula et une beauté de suie revint d'entre les fourneaux. L'esprit du feu s'égaya au retour de l'ensorcelée. Cœur, poumons, trachée, narines, asphyxiés. La première ou dernière se tenait devant la porte incendiée. Son visage troublé se superposait à celui de l'homme jaloux qui alluma son bûcher. Cet homme parti en guerre contre le langage des anciens, cherchant les spiritueux dans les pierres à fusils, la puissance dans les yeux vides des soumis, l'immortalité dans le sable calciné. Jeanne et sa compagne jetèrent les torches. Les rideaux flambaient, les vitres éclataient, les arbres rougissaient, la silice se vitrifiait. Des étincelles jaillissaient dans la pupille de ces femmes dont le regard n'avait jamais été si bien dessillé.

« Je suis sous vos pieds ! » entendirent-elles. Leurs corps devinrent soudain si légers qu'une simple plume de mésange

pouvait les renverser. Attentives aux murmures des insectes, des racines, des feuilles, elles retournèrent à la résurgence. Elles tendirent leurs mains, celles qu'elles auraient pu perdre à force de fuir toutes les flammes. Elles chahutaient à présent, ces mains offertes, telles des grenouilles sautant de roche en roche. La buveuse d'ombres, cette créature des profondeurs, distilla sa chevelure de cuivre et de fer. Pinceau d'eau vivante, elle peignit de rouge et de vert les roches sur lesquelles les grenouilles coassaient. Ces caresses interdites formèrent alors les immenses arbres contenant l'orage, et les éclairs distillèrent enfin la fougue des orfraies et des lucioles.

Pour les deux femmes, la séparation n'importait plus. Marquées des couleurs de la résurgence, au plus profond d'elles-mêmes nichait la confiance. Sous les arbres aux branches enlacées leurs ombres, chaque année, tomberaient désormais par centaines sur le sol. Qu'importe donc le jour de l'adieu. Qu'importe qu'elles s'évanouissent, le temps d'un clignement de paupière. Les va-nu-pieds, sensibles aux chants enfouis, accueillent les mystères qui brisent les apparences...



Ana Minski

« La raison doit connaître la raison du cœur et toutes les autres raisons senties de la pointe des cheveux jusqu'à l'extrémité des orteils »

Leonora Carrington

Je remercie chaleureusement toutes les contributrices pour leur participation à ce nouveau numéro de la revue Behigorri : Jade Blanc-Loiret, le CAPP (Collectif abolition porno-prostitution), Marianne Desroziers, Tan Elbaz, Cathy Garcia-Canalès, Séverine Hettinger, Lola, Lolidol, Vanessa L'Ourse, Aline Recoura, Melissa Roche, Francine Sporenda et Zazie Lavraie.

Liens des autrices et illustratrices :

#CAPP : collectifapp.com

Marianne Desroziers : <https://mariannedesroziers.blogspot.com/>

Tan Elbaz : <https://m.facebook.com/tan.elbaz.75>

Cathy Garcia-Canalès : cathygarcia.hautetfort.com

Ana Minski : lesruminant-e-s.fr

Aline Recoura : <https://www.facebook.com/lepetitrameurcabaret>

Melissa Roche : <https://www.facebook.com/melissa.rocheautrice>

Francine Sporenda : revolutionfeministe.wordpress.com

Zazie Lavraie : zazielavraie.wordpress.com

Podcast : « **La révolution sera féministe** » est une émission enregistrée en direct au studio de radio galère à Marseille puis podcastée :

<https://podcast.ausha.co/la-revolution-sera-feministe>

Cette émission est ouverte à toutes les féministes laïques et radicales s'attaquant aux racines du système patriarcal.

Elle fournit des informations et outils d'analyses pour comprendre les enjeux des luttes féministes et contribuer à construire une société libérée du modèle patriarcal avec ses inégalités extrêmes, ses rapports de domination / soumission qui reposent sur la violence machiste qu'elle soit physique, sexuelle et/ou psychologique. Dénoncer toute forme de réification, d'exploitation, de dévalorisation et d'invisibilisation des femmes est une nécessité absolue pour mettre fin au patriarcat.

Behigorri, « vache rouge », est l'esprit qui protège les grottes où nos ancêtres du Paléolithique peignirent bovins et équins. Apparentée à Betizu, la vache sauvage qui vit encore aujourd'hui dans les montagnes basques, elle est une Ihizi, animal chassé à la Préhistoire et dont les représentations individualisées témoignent d'une cosmologie animiste, du mélange d'émerveillement et de crainte que ces compagnons nous inspiraient. Renouer avec cet inquiétant émerveillement, avec ce monde d'avant le dualisme, l'esprit militaire, l'hégémonie et le contrôle, est un des espoirs de la revue. Pour y parvenir, ou du moins essayer, une critique radicale de la société s'impose, une critique écologique, biocentrée et féministe. Cette critique radicale s'attaque à un imaginaire dominé par une folle rationalisation qui réduit le langage à un discours binaire. Pourtant, quoiqu'en pensent certains, sentiments et rêves sont plus que jamais les ombres portées qui structurent notre culture. C'est pourquoi poésie, contes, nouvelles sont intégrées à cette critique radicale de la société. Les relations qui se tissent dans la contemplation, l'émerveillement et la crainte ne peuvent s'épanouir que si elles s'expriment dans le langage qui leur est propre. Ouvrir notre corps à un nouvel imaginaire c'est accepter un langage trop souvent méprisé par ceux qui rêvent l'homme-machine, l'homme-conquérant, l'homme-immortel.

Behigorri est une revue numérique en téléchargement gratuit sur le site lesruminants-e.fr mais qui peut aussi être imprimée et cousue artisanalement sur commande. Son prix est celui de l'impression, du papier et de l'envoi, il dépend donc du nombre de pages et des illustrations couleurs. Son rythme de parution est irrégulier.



Behigorri - n°4 - septembre 2022 - Comminges -

Contact : lesruminant-e-s@protonmail.com -

Conception, mise en page, reliure et illustration de couverture : Ana Minski